

UNE PERSONNE
SENSIBLE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Zone cirque, 2009

L'Atelier du Diable, 2012

Jáchym Topol

UNE PERSONNE
SENSIBLE

Traduit du tchèque
par Marianne Canavaggio

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La publication du présent ouvrage
a bénéficié d'un soutien du ministère
de la Culture de la République tchèque.

Titre original : *Citlivý člověk*

Copyright © 2017 Jáchym Topol

© 2021, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-652-8

1. *Le Globe de Bristol. Pourquoi il s'adresse aux deux. Foule nocturne. La mère le matin. Le cahier. Le gamin tatoué. Le camp en feu. Tirez-vous ! Eleanor and her boys. Et autres.*

Nom de Dieu, comment vous voulez que je me concentre là-dedans !

Le père est accroupi derrière le volant de sa fourgonnette roulotte, bouteille à portée de main, un cahier qu'il n'arrête pas de raturer sur les genoux.

J'allais terminer un chapitre cette nuit, mais avec le bazar qu'ils ont mis, j'ai écrit juste une esquisse ! Pourtant Bristol a toujours été super ! Les gosses, *L'Île au trésor*, ça vous dit quelque chose, et le mousse Jimmy Hawkins ? Il s'adresse aux deux parce que, comme il dit, il veut les encourager à parler. Le bébé en grenouillère et celui qui a grandi.

Et tu sais ce qui est marrant ? il se tourne vers Sonia en train de chauffer une cuiller à la flamme du réchaud. Sur l'autre feu elle remue mollement la purée du petit.

Maintenant c'est plutôt à Long John Silver que je m'identifie !

Ça doit être une affaire d'âge, poursuit la mère en pleine cérémonie matinale, après avoir retroussé la manche de son chemisier orné d'un mandala bigarré.

Et le cahier du père, gribouillé et barbouillé de taches de café, de vin, s'envole au-dessus du petit encore endormi et tombe au milieu des affaires.

Il étire les jambes, cale la nuque contre l'appuie-tête et se détend. Il balaie le campement nomade du regard. Il porte

un maillot maculé et un bermuda, ses yeux brillent du feu inextinguible de la curiosité. La tête de l'histriion est coiffée d'un bonnet d'où s'échappent des cheveux roussâtres mêlés de mèches grises.

Il observe la porte d'entrée du camp, une minuscule réplique du théâtre du Globe où une quantité immense de petites ampoules, qui ne s'allument évidemment que le soir, forme le nombre 400, éclairant un portrait un peu comique du dramaturge et le texte HIS WORDS : WISDOM, FREEDOM AND BEAUTY !

Mais là où se rassemble le tourbillon habituel du festival, consacré cette fois à la vie et à l'œuvre de William Shakespeare, il y a une agitation inhabituelle à cause des arrivées de la nuit. C'est là qu'un jour, le père et Sonia avaient fêté par une création ingénieuse l'anniversaire de l'entrée de la République tchèque dans l'Union et ils avaient dégoté la somme extraordinaire de trois cent treize livres. Mais maintenant c'est différent. Le père a le regard fixe, dans le vague, il réfléchit. Il hume. Et peut-être bien qu'il s'oriente justement aux mouvements de son pif, un jour il s'est dit qu'il devrait le renforcer avec une tôle précieuse très, très fine, mais il n'en a pas eu les moyens.

À la porte d'entrée sont installés des employés de l'immigration convoqués à la hâte. Des tables, des ordinateurs et des dossiers qui alternent avec des piles de donuts, des assiettes de gâteaux, des tasses de café.

Hier l'espace était vide. À présent il est rempli de monde. Il y a des files de dormeurs sur des matelas en mousse, des femmes en jupes longues avec des bébés dans les bras, ici et là des groupes de gens assis et gesticulant. Des vieilles chargées de jerricans se traînent aux points d'eau, des jeunes en goguette vêtus de t-shirts et de jeans fatigués ont l'air de surveiller le travail des femmes.

La foule, dont les vêtements noirs donnent une impression de masse, est encerclée. Par des voitures de police. La plupart des arrivants de la nuit sont restés là où ils s'étaient écroulés d'épuisement, l'incertitude et la peur les ont attaqués en vagues toute la nuit.

J'adore Bristol ! Sauf qu'on n'a jamais vu le port, on pourrait essayer d'y aller aujourd'hui, non ? rugit le père au gamin qui traîne des jerricans pour la corvée d'eau.

La queue à la borne d'incendie s'étire le long de la porte d'entrée. Peut-être qu'une canalisation a éclaté, ou alors quelqu'un a détourné une source, la troupe des femmes voilées de noir qui avancent lentement, munies de barils ou les poches remplies de bouteilles de plastique, piétine dans la boue, l'eau ruisselle autour des baskets du gamin.

Hey you... il relève la tête, une fille souriante avec une crinière de cheveux blonds tombant sur les épaules lui tend un donut nappé de chocolat depuis le guichet de la réplique encadrée d'ampoules du Globe.

Il se dresse sur la pointe des pieds, il sent la confiture lui couler sur les doigts, mais on le percute à l'épaule. Deux grands échalias basanés. Le plus grand avale immédiatement le donut, paupières rêveusement baissées.

Il, euh... la fille se penche du guichet et elle tend la boîte entière de pâtisseries dont le soleil illumine maintenant les glaçages bariolés.

La bagarre se déclenche immédiatement, la rixe l'écarte de ses jerricans, maintenant il y a toute une bande qui se bat, il disparaît au milieu des falzars et des maillots et en jouant des coudes pour se protéger des coups, il tournicote comme un chiot abandonné par un maître impitoyable au milieu d'un combat de dobermans.

Il voit les jerricans renversés disparaître sous les jupes, les souliers, les baskets et les sandales de la queue en mouvement, il avance vers les femmes qui s'écartent devant lui avec des cris d'effroi comme devant un cafard qui attaque. À son grand émerveillement, il s'aperçoit qu'il tient contre son ventre la boîte avec les donuts écrasés dans les coins : il a gagné.

Il serre son trophée, d'un coup il se retrouve au milieu de la foule endormie, un corps à moitié sorti de son duvet se recroqueville sur son passage, il fait un bond de côté.

Il regarde droit dans les yeux un garçon nu. Il a à peu près le même âge et la même taille que lui. Crasseux des pieds à la tête, il a en plus la figure complètement noire. Il a les joues, les bras et les jambes tatoués, parsemés de piqûres infectées. La foule s'écoule tout autour, elle les observe. La forteresse à roulettes où se trouvent ses parents est loin. Il tend la boîte au garçon. Il se retourne et empoigne un de ses jerricans, le second dépasse de sous un pied, il se traîne avec eux dans la

file, puis il introduit le tuyau et les remplit à ras bord. Comme il l'a toujours fait.

Mais la représentation du soir à Bristol est annulée. En vertu de l'article relatif à la survenue d'événements intempestifs, de désastre ou même de catastrophe naturelle (soixante-deux livres de dédommagement pour les deux).

Oui, enfin de toute façon, on voulait se tirer de ce Flottes-Bains pour aller vers le sud.

Ils rejoignent la caravane des bagnoles et transitent dans la journée vers un autre camp.

Sonia et les gamins sont fatigués du voyage, ils se couchent tout de suite. Ils laissent tomber la tente et se blottissent les uns contre les autres à l'arrière.

La mère a le mioche dans les bras, elle lui chuchote quelque chose, le gamin s'endort aussi, il a encore le temps d'apercevoir sur le siège avant son père, le menton relevé, qui gratte dans son cahier.

Pendant la nuit quelqu'un met le feu au camp de roulottes. Les assaillants ont jeté un cocktail Molotov dans une tente, un autre a enflammé la guérite de surveillance en bois. Pendant que les occupants des caravanes sortent à la hâte et éteignent les feux qui n'ont même pas vraiment le temps de s'étendre, et que les autres remballent leurs affaires à la hâte, papa invite sa famille au calme.

Ils ont visé exprès une tente vide. Ils ont repéré les lieux, ils ne veulent faire de mal à personne.

En tout cas, ils veulent qu'on se tire !

Ça t'étonne ?

Allez, on bouge, on s'en va ! encourage la mère de son seul œil valide, encore tout collé, le cheveu sévèrement hirsute au sortir du sommeil.

Le père objecte qu'il veut absolument terminer son chapitre tout de suite. Mais finalement je vais peut-être en faire une pièce, maugrée-t-il. C'est juste à ce moment-là que des gravillons atterrissent sur le pare-brise. Lancés de loin, ils frappent sans force, ils tambourinent comme des gouttes d'eau.

Bon Dieu de merde ! s'écrie papa en balançant son cahier à l'arrière, où il tombe sur un tas de dépouilles du même tonneau, des œuvres en cours.

LEAVE MEANS LEAVE ! POLISH VERMIN !

Ce sont des bonnes femmes en colère et encore quelques types bougons d'un certain âge qui tiennent cette banderole artisanale avec quelques autres.

Une bande de gamins grouille à la tête du cortège, qui débouche de la rue et se dirige vers le camp saccagé.

Ils sont conduits par une personne d'allure stricte en costume noir, un haut-parleur à la bouche. De sous sa petite moustache, il scande à pleine poitrine le slogan de la banderole qui s'agite au vent, et donne la mesure de son parapluie noir au chœur des voix enflé sous l'effet de la passion.

Eh Sonia, tu trouves pas qu'on dirait un clip des Beatles ?

Un petit gosse hurlant envoie un morceau de brique sur le pare-chocs. Les autres éructent d'enthousiasme.

Ouais, c'est l'histoire de la mère Rigby !

Un autre même lance une brique sur la caravane, mais manque son but.

We are not Polish vermin, we are CZECH VERMIN ! hurle le père par la vitre. On s'est battus pour vous ! Battle of Britain ! Ça te dit quelque chose, la vieille ? hurle-t-il en direction de la meneuse qui approche rapidement avec tout son essaim.

Tu devais sûrement être de ce monde, vieille conne !

Calme-toi !

Grosse vache !

Et il démarre. Maman attrape le gamin par la main, et de l'autre, elle indique la rue vers laquelle convergent d'autres citoyens entre les petites maisons de brique rouge, jolies comme sur les cartes postales. Des gamins et des hommes en maillot de corps et jeans, batte à la main, foulent la pelouse piétinée et ravagée.

Et le plus rapide, un dandy aux bras tatoués en couleur et affublé d'un maillot rayé et de bretelles qui remontent son bermuda, crache sur le capot et entreprend de contourner le véhicule par l'arrière.

Vaudrait mieux y aller, dit le père. Et ils y vont.

2. TRAVELLERS – NO HOLIDAYS ! *L'officier furieux. Souvenir de Slovaquie, souvenir d'amour. Le nez. L'addiction. Sur le pont. Sous le pont : la symphonie de l'univers.*

Pour l'instant ils traverseront la France à toute vitesse, un jour ici, un jour là, un peu garçon de café dans le Sud, le père a le regard fixé sur le calendrier des opérations.

Mais en Espagne, dans les anciens campements, ne les attendent que des bornes de branchements arrachées ou bétonnées et des inscriptions qui à défaut de grammaire expriment l'acharnement, TRAVELLERS, LEAVE ! WE HAVE NO HOLIDAYS ! Il y a même des invitations à aller se faire foutre, par exemple, taguées sur des blocs de pierre ou des rambardes de béton autour du périmètre des campements.

Dans le hameau de Peñascosa, lieu de rendez-vous hippie consacré, une section de la milice citoyenne monte la garde, armée d'un canon à eau et d'une pancarte NO ! THANK YOU, ADIÓS, en même temps un peu après Tolède, l'ancien rassemblement de travellers s'est muté en un immense camp de réfugiés qui se déversent dans la ville où les manifestations et les bastons avec la police vont en se multipliant, si bien que le festival CACHOT en hommage à Edgar Allan Poe est annulé (moins trois cent quarante-sept euros pour les deux) et c'est la même histoire dans le bourg de San Guzmán, qui ne veut pas de la représentation estivale (moins deux cent cinquante euros pour elle, moins trois cent cinquante pour lui, moins quinze euros pour les gamins qui auraient brillé dans le rôle

de Puck, avec le mioche qui aurait été suspendu en l'air), et ça continue comme ça.

Ils retraversent la France où lors d'un coucher de soleil mourant ils découvrent un camp rempli de caravanes et de types moustachus et taciturnes, pour la plupart dans des costumes de nylon antédiluviens, certains avec des écharpes noires en travers de la bedaine. Les femmes donnent de la voix, leur marmaille bruyante tournoyant dans leurs longues jupes colorées, les cheveux, les bras et les poignets pleins de bijoux d'argent et d'autres verroteries.

Hé, on s'est fait souffler notre emplacement ! siffle le père au milieu des cris et des braillements.

Mais avant qu'ils aient eu le temps de se frotter aux usurpateurs, ils sont arrêtés par des gendarmes, mitrailleuse en travers de la poitrine.

Le père dissimule vivement entre ses jambes la bouteille à laquelle il s'apprêtait à boire.

Un grand échelas sourcilleux en képi d'officier s'approche de la vitre.

Il faut qu'on fasse demi-tour et qu'on se tire. Et vite fait.

Pas question ! Les gosses sont fatigués ! Dis à cet abruti qu'on campe ici depuis mille ans, bon Dieu.

Mais visiblement le gendarme n'aime pas leur ton.

Il contourne le capot et son regard se plante dans les pupilles du père où roule aussi une passion furieuse.

Il dit qu'en vertu d'un nouvel arrêté l'endroit est réservé aux citoyens français. Faut lui abouler la carte du nomade.

Mon capitaine, tu déconnes complet, mon vieux ! le hèle le père. Une carte de quoi, on a l'air de romanos, ou quoi ? Mon colonel, nous sommes pas les Tsiganes, nous sommes les Tchèques. Nous sommes les Bohèmes, ô Bohème !

Il dit que pour les visiteurs étrangers, la pension Aux Trois Boules de l'Empereur Napoléon est ce qu'il y a de mieux, à trois bornes d'ici.

Et c'est qui qui paye, bordel, il est dingue ? Dis-lui, à cette espèce de Louis de Funès !

Non.

Montre-lui les enfants ! Les gosses, montrez-vous !

Le policier jette un œil à Sonia qui affiche un sourire éperdu et au gamin affolé, sort son pistolet de son étui et l'applique sur le cou du père.

Celui-ci a le regard perdu dans le vide et lèche fiévreusement les gouttes de sueur qui jaillissent.

L'officier parle doucement sur un ton pressant.

Il dit qu'il est très fatigué. Que cette colonne de Roumains est déjà la quatrième de la journée. Il dit qu'il hait Hitler, mais que tout ça lui y fait penser. Il dit qu'on n'a rien à faire là. Il dit aussi que tu as pas le droit de te foutre de sa gueule.

Bon, bon, maugrée le père. Scuse-moi, monsieur, pardon, pardon-moi, râle-t-il dans le dos du flic en faisant demi-tour, il se tait même s'il repart en sens inverse dans un nuage de poussière sur une route détestable, et il se tait même s'ils abordent la route asphaltée et dépassent quelques panneaux familiers, ils traversent un paysage bien connu, sec et poussiéreux, de loin ils voient déjà le méandre d'une rivière et ils foncent dans cette direction, dans le temps par ici il y avait quelques emplacements, des campements où ils se sont arrêtés avant les gosses et après les avoir eus, eh oui ! Ils connaissent bien le coin, ils ont les lieux fichés en mémoire pas seulement à cause des campements, quant aux gosses, ils doivent bien s'en souvenir aussi.

T'en veux pas une goutte ? Sérieux, c'est un vin rare, un Amontillado.

Tu picoles au volant, t'es dingue ou quoi ? dit la mère qui lui arrache la bouteille et entonne allègrement.

Un petit coup d'Amontillado, c'est comme un verre de sirop !

C'est ça, fait la mère après avoir écarté la bouteille. Sa tête, sérieusement hirsute, prend des traits plus sereins, la béatitude se répand par les vaisseaux capillaires. Elle arrange son bandage et étend la jambe.

Les mangeurs de grenouilles ont resserré les boulons, t'as pas l'impression ?

C'est le Bataclan.

C'est quoi ?

On n'arrête pas d'en parler aux infos, enfin bon, t'y comprends rien...

Quel Bataclan, encore ?

Une fois qu'elle lui a tout expliqué, il se met à fouiller dans le vide-poche, palpe ses poches d'une main puis en sort deux rectangles roses de carton brillant et les agite devant les yeux de Sonia.

Tu vois ? On aurait dû y être ! C'est un pote qui m'avait refilé les billets, je les avais gagnés. Il en chialait presque, c'était son groupe préféré qui passait, mais un pari est un pari, il n'y avait rien à faire !

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Je voulais t'inviter pour notre anniversaire, mais j'ai complètement oublié ! Y a eu combien de morts, déjà ? On a encore eu de la chance, hein ?

Alors tu avais oublié notre anniversaire ? Ça te ressemble bien, tiens !

Excuse.

Hm.

Je t'ai déjà demandé, mais comment tu as appris toutes ces langues ?

Je les ai apprises.

Ce truc-là je vous l'envie. Nous on a juste appris le russe.

On n'en aura pas besoin.

Pourtant tu as un nom russe. Tu trouves pas ça bizarre ?

C'est mon père.

Toujours ton père par-ci, ton père par-là, et ta mère, alors ?

Elle agite la main en direction du lointain.

Et mon nom à moi, il est youpin.

Ça se fait pas de dire ça.

Comment ça, dire ça ?

Dis biblique, alors. On dit biblique.

O.k., ça va. Au fait...

Ils foncent justement vers un pont, une construction géante au-dessus d'une vallée, un pont qu'ils connaissent très bien par en dessous, ils se regardent, d'un de ces regards humides qui part du fond de soi pour aller vers l'autre jusqu'à l'instant d'éternité où on devient l'autre, et bien sûr qu'ils se repassent le film de leur rencontre. Naguère, en Slovaquie.

Il avait revu la fille dès le matin. Elle s'était détachée de l'écran où se fondaient les autres participants au festival de

théâtre, elle s'était assise à côté de lui. Il avait refermé son carnet de notes, rangé son crayon et il avait contemplé.

Mince et belle, boucles colorées, ses seins chantaient.

Que me vaut cet honneur ?

Ils s'étaient embrasés. Du coup ils s'étaient embrassés. En même temps une petite brise soufflait des montagnes de Slovaquie qui encerclaient le béton et les pelouses du festival Sérénité, caressant et apaisant les cœurs enflammés.

Tu es un sacré mec !

Installés à une petite table derrière eux, les hôtes matinaux du festival avaient éclaté de rire, un type avec un os dans le nez avait lancé des cris, un métrosexuel couvert d'une B.D. de la tête aux pieds s'était contenté de mugir puis avait englouti cul sec une Mirinda entière.

Elle sourit. Le souvenir de la nuit passée lui est revenu in petto, le mâle conquérant enfin comblé reposant dans sa paume pleine de tendresse, comme un nourrisson joufflu et satisfait.

T'es qu'un vieux baiseur ! On dit que les générations s'éloignent les unes des autres, mais j'aime bien la tienne.

Vraiment ? Et ton père, qu'est-ce qu'il fait ?

On est de Benešov.

Et ta pièce ! Tu veux savoir ? T'étais la meilleure.

Et toi, où est-ce que tu as appris ?

Au centre d'art-thérapie à l'hosto, il finit par lâcher la vérité.

Ouais, t'as un genre bien à toi. Et puis ça me plaît que tu sois pas tatoué.

J'y ai bien pensé, mais j'ai trop de respect pour les tatoués de l'ancien temps, les durs, les vrais.

Il ne s'était pas étendu davantage. Notamment il n'avait rien dit des paysages bleus du tatouage, du bruissement des sachets d'acétone ni des bruits de bouche des pédérastes, derrière les barreaux où la noirceur de l'âme est profonde¹, à quoi bon effrayer cette gamine ?

Comment ça ?

Ils n'ont pas l'instinct de survie.

Ah bon. Et tu vas où, ensuite ?

1. Référence à un poème d'Ivan Jirous, publié dans le recueil *Les Chants du cygne*, 1985. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Je sais pas encore.
Ça aussi, ça me plaît.

Ils ont basculé hors du souvenir avec le grondement et le sursaut provoqués par leur passage sur un ralentisseur jaune et ils ont abordé le pont gigantesque. On aurait dit une construction tout droit sortie d'une civilisation cosmique ! Une structure de métal à des dizaines de mètres au-dessus de la rivière ! Les arches, les boulons et les écrous des finitions en filigrane, les blocs de pierre finement taillés et impeccablement emboîtés. Un enchantement.

Et c'est justement sous ce pont qu'elle a accouché, à peu près neuf mois après leur rencontre, grosso modo, à une semaine près, qui aurait été assez maniaque pour tenir des comptes dans le torrent d'amour et d'harmonie qui jaillissait d'eux comme un geyser dans leurs premiers moments.

Au loin, au-dessus du paysage desséché la mer scintille, en dessous une rivière française, qui absorbe à nouveau les reflets de leurs âmes, les attire par le fond, parmi les galets, jusqu'au dépôt tourbillonnant.

Elle se détourne de la route, dirige son regard vers le nez du père, qui fait penser à un panneau routier retroussé, et pose les yeux sur les enfants à l'arrière, le petit endormi qui expose tendrement sa frimousse et le plus grand qui regarde dehors, pensif. Et elle se sent tellement triste ! Et tellement bien !

Écoutez ! Si ça se trouve, cet instant est le seul qui existe !
T'avais promis d'arrêter.

Il n'y a pas de ciel, ni d'enfer, jamais, nulle part, je te le promets.

Et elle reprend sa rengaine.

La vie est belle ! Triste et belle ! C'est tout ce que je sais.

Que tu te foutes de moi, passe encore, mais bon Dieu, pense aux enfants !

La présence est la seule chose qui existe, vraiment ! Je viens de le comprendre.

Écoute, encore une dernière représentation, et puis on rentre à la maison et je te conduis à l'hôpital si tu arrêtes pas. Et ta jambe ? Tu disais que tu avais un peu mal.

Ça gonfle.

Ça vient de quoi ?

Je ne sais pas. De la vie.

Tu sais, les seringues, c'est assez dangereux.

Ça gonfle un peu, c'est vrai.

En tout cas, c'est mieux d'être alité dans sa langue. On va dégoter une chouette clinique privée, ton père douillera, qu'est-ce que t'en penses ?

Pas question, et les gosses, qu'est-ce que tu en fais ?

Qu'est-ce que tu voudrais que j'en fasse, je m'en occuperai.

Jure-le sur la mère de Dieu.

Tranquille !

Non, jure-le comme il faut.

Dans un grondement, car ils auraient dû freiner avant le ralentisseur jaune mais ne l'ont pas fait, ils quittent le pont et se lancent sur la route asphaltée le long des buissons qui s'agitent au bord des berges bétonnées de la rivière.

Dis donc, attache ta ceinture, comment ça se fait que tu aies pas ta ceinture ? Si les flics se pointent, comment on paye l'amende, hein, je me demande !

Et ils jettent un œil derrière eux.

À ce moment-là ils avaient erré dans la campagne en pleine nuit, ils s'étaient pourtant juré qu'ils iraient à la clinique la plus proche, droit à la salle d'accouchement, et qu'ils se mettraient en route à temps, mais ça avait tourné au fiasco.

Il lisait les panneaux indicateurs à travers la vitre et les rideaux de pluie, elle gémissait, les mains pressées sur son ventre gonflé, ils avaient dû manquer le premier embranchement, comme le deuxième, seulement sous le pont il y avait une lumière rouge.

Il avait stoppé et était descendu. Pour demander sa route. Elle lui avait péniblement emboîté le pas. Il l'avait renvoyée à l'intérieur, mais elle avait refusé. Ils avaient besoin de se dégager de l'habitacle exigu saturé de plaintes et de cris, elle réclamait de l'air. Et puis de toute façon ils étaient en panne d'essence.

Il la soutenait, ils trébuchaient dans la boue sous l'arche du pont. La route était très loin au-dessus d'eux. Juste après la première pile du pont, ils étaient tombés sur un tas de boîtes en carton. Elle s'était effondrée, elle ne pouvait plus avancer,

heureusement qu'elle avait du papier d'emballage sous les reins.

Elle avait plié et écarté les jambes, essayé de relever sa jupe, il avait calé des chiffons sous ses hanches tremblantes, ses seins gonflés comme des outres tressautaient au rythme de sa respiration, il avait roulé son sweat-shirt en boudin et l'avait glissé sous sa nuque, et il avait bien fait.

Elle ruait de tout son poids contre ce coussin improvisé et son cri, véritablement bestial, résonnait sous les voûtes métalliques.

Il s'efforçait de ne pas l'aveugler avec le faisceau de sa lampe, sans doute ne voulait-il pas voir son visage grimaçant, la bave qui perlait aux commissures de ses lèvres. Elle hurlait sans s'arrêter, son ventre monstrueux se dressait au-dessus d'elle comme une bosse.

Il était agenouillé à ses pieds, sa lampe dirigée vers l'orifice sanguinolent qui s'élargissait et où était apparue une tête. Il attendait, prêt à recueillir l'enfant. La petite tête se dégageait peu à peu. Puis elle s'était légèrement balancée au-dehors. On aurait dit qu'une main puissante appuyait sur le ventre énorme et en expulsait le contenu. Le nouveau-né avait glissé et chuté mollement dans sa paume. Il avait senti le cordon ombilical plus qu'il ne l'avait vu. Il l'avait décollé d'un doigt du mélange de sang et de mucus et avait coupé le cordon avec un canif. Il fixait le bébé maculé de sang. C'est un garçon, avait-il compris. De son petit doigt il avait essuyé le mucus de sa bouche. Il avait tenté d'essuyer ses yeux aussi petits que des grains de lentille, et le nouveau-né avait geint faiblement. Puis il avait lancé un cri.

C'est sûrement pour ça qu'il n'avait pas entendu les pas. Ni les voix. Il ne pleuvait plus autant, mais le cri du bébé l'avait assourdi.

Ils approchaient d'eux des profondeurs du pont, de l'autre côté de la construction.

Sonia était allongée sur les cartons, les jambes recroquevillées. La douleur n'avait pas encore quitté son ventre informe. Ce n'était plus aussi pénible, mais son visage se crispait encore sous l'effet des contractions.

Les arrivants, des hommes basanés, les avaient encerclés. Ils étaient en jeans et coupe-vent. Un jeune avait éclairé la scène

à la lueur de son briquet, un autre avait une lampe, il avait désigné le nouveau-né dans les mains du père.

Dans un geste impuissant et éberlué, il l'avait élevé en direction des arrivants tout en souriant presque d'un air d'excuse. Il clignait des yeux pour ne pas être aveuglé. Son fils minuscule, geignant et brailant, tenait dans une de ses mains, de l'autre il tenait le canif.

Un vieux avec des boucles de cheveux gris retombant sur le visage avait balayé de sa lampe de poche le corps perclus et couvert de sang. Les hommes s'étaient rassemblés, quelqu'un avait souri. D'autres personnes sortaient de l'obscurité sous la pile de pont, leurs semelles craquaient sur le gravier, le vent amenait vers eux un frisson de pluie, ils chuchotaient et bavardaient. Le père agenouillé, son fils contre le corps, avait bien sûr pensé que tous ces bruits étaient naturels, et que c'était l'univers qui chantait sa symphonie, se réjouissait de façon colossale et apportait son secours.

Mais ça, c'étaient des gens. Alors il s'était redressé et quand il s'était aperçu qu'il avait dans sa main un couteau ouvert, humide et couvert de sang et du mucus du cordon ombilical, il l'avait pointé en avant en direction des arrivants.

Ça va ? lui avait demandé le vieux chevelu.

Ça va bien !

Chaque homme a un couteau, avait déclaré l'homme aux cheveux gris en lui prenant la lame des mains.

Elle était entourée de femmes. Des jeunes filles se pressaient derrière elles, toute une petite troupe. Elles l'avaient encerclée, lui avaient mis des pulls sous la tête, elles la caressaient et tripotaient son corps endolori. Elles avaient de l'eau avec elles, après quelques instructions, les plus jeunes avaient trottiné vers l'obscurité des piliers.

Il l'avait rejointe. Il tenait délicatement l'enfant entre ses deux mains. Elle regardait la bande autour d'elle les yeux mi-clos. Mais son visage s'était crispé sous l'effet d'une contraction. Puis d'une autre.

Il avait fixé Sonia. Son cri était revenu. Comme un sac au-dessus de son sexe, son ventre s'était mis à gonfler. Elle se tordait en mouvements saccadés, elle criait en écartant les jambes. La volée de sages-femmes pépianthes la réconfortait, lui tenait les mains et tamponnait son front.

Il se croyait incapable du moindre mouvement, mais une force plus grande que la sienne l'avait dirigé vers elle et l'atroupement. À travers les bras et les coudes des femmes, il avait vu sa femme écartier les cuisses. Une nouvelle tête se forçait un passage hors de son corps, un nouvel enfant s'apprêtait à naître.

Alors ils les avaient aidés. Énormément aidés. Ils avaient de l'eau dans leur camp, autant d'eau chaude que nécessaire. Leurs petits tout barbouillés étaient heureux de couper à la toilette. Et quelqu'un avait fini par téléphoner à une clinique.

Pour la route, ils avaient donné à Sonia un biberon plein, des habits, des touffes de ouate exotique, du citron et des quantités de petits fruits sucrés que les deux parents n'avaient jamais vus. Et l'un des derniers gestes amicaux du vieux avait été de remettre son canif dans la main du père. Nettoyé, remis en état. Oui, à ce moment-là, tout s'était bien terminé.

Cette fois, ils viennent de franchir le même pont sans encombre, il disparaît dans le lointain du paysage asséché.

Tu parlais de quoi, d'être alité ? poursuit Sonia d'une voix enrouée, prédisant sans doute de nouveaux ennuis.

Mais c'est un mot de la guerre mondiale, c'est complètement dépassé ! déclare-t-elle en tâtant sa veste et en sortant des poches de sa jupe son matériel de défonce.

Tout de suite après, le père lui révèle que sa conviction actuelle selon laquelle une conscience défoncée est plus vaste, plus spirituelle et embrasse mieux le destin humain que celle d'un homme sevré de substances empoisonnées, que cette conviction n'est pas objective, mais qu'elle est seulement un symptôme d'addiction.

Tu radotes comme un vieux ! Ce genre de vérités, je les ai déjà entendues à la maison, va !

Toi aussi, tu vieillis, va pas croire. Le matin, t'as l'œil poché. Tu arrêtes pas de picoler et de grossir.

Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai mal à la jambe, c'est tout.

Tu sais, tu y couperas pas, va pas croire. Tout le monde y passe. Il y a rien à faire !

Lâche-moi avec ta psychologie de comptoir !

Et puis tu passes ton temps à te plaindre, t'as remarqué ? C'était pas comme ça avant.

Et comme, pour changer, elle vient de sortir son petit tube argenté, il le lui arrache des mains et le jette à l'arrière.

Elle lui en balance une aussitôt. Mais il sait magistralement parer ses attaques. Ils se sont aussi habitués aux hurlements, une personne normale se pétrifierait d'indignation. Eux se contentent de fermer leurs oreilles intérieures. Et le père rectifie d'un coup de volant sa trajectoire lorsqu'il croise des individus gesticulant furieusement en sens inverse, leurs faces disparaissent en tourbillon dans l'oubli tandis qu'elle se penche à l'arrière, étreint l'enfant et presse sa tête contre la rigole transpirante de sa poitrine.

3. *Charleville, les poètes maudits. L'approvisionnement. Les préparatifs de la représentation. Brielle, etc. À Munich. La fin de Zochtchenko. Vers le pays des mecs pépères.*

Et tu sais ce qu'a écrit Charles Baudelaire ? Que les Belges ne sont pas des hommes. Le père sourit à travers la vitre en direction de la poignée d'organisateur en ciré qui les dirige vers le parking du centre culturel.

Et on dit qu'il a perdu le goût du tabac en Belgique, mais il fallait bien qu'il fume, du coup c'était super pénible, explique le père à la famille durant leur excursion au supermarché proche de la frontière.

Occupe-le, il indique de l'épaule un type qui les suit à travers les rayons sans les quitter du regard.

La mère, avec le petit sur les bras et l'autre à la main, se jette dans les bras du vigile et pendant qu'elle demande de l'eau ! selon un langage universel en faisant couler des larmes de crocodile, le père passe les caisses à toute allure et au coin du supermarché il distribue à la famille des chocolats suisses et des petits saucissons miniatures et aussi des petites bouteilles de solutions vitaminées entassées dans un sac qui contient officiellement un seul croissant qu'il a réglé. Et quand il sort de ses jambes de pantalon des mignonnettes de Jim Beam et de Jack Daniel's et qu'il explique que c'est seulement pour lui, la mère s'indigne.

Je m'étonne qu'ils n'aient pas de portiques de sécurité aux caisses, comme dans les aéroports, ils finiront bien par en installer, en attendant, c'est tout bénéf pour nous.

Et où est-ce qu'on est, en fait, demande Sonia, elle-même toute salie, en essuyant le visage collant de chocolat du gamin avec un mouchoir couvert de morve, les deux bras chargés de paquets de couches.

Charleville, explique le père. Et il fait encore tomber de sa manche quelques boîtes de sardines. Je lance un caleçon sur les caméras, explique-t-il, j'ai appris ça encore sous les cocos, j'avais un pote qui entrait en short dans les magasins réservés polonais ou hongrois et qui ressortait avec trois jeans empilés, on les fourguait au coin de la rue et on faisait la fête pendant une semaine, ah là là, folle jeunesse !

On passe à partir de quelle heure aujourd'hui ?

Et puis aussi, à New York, j'avais un pote, il avait un manteau avec des poches spéciales pour voler des livres et même des steaks, une fois il avait empilé un steak sorti du congélateur sur un album de photos, hyper cher, le crétin, et moi j'habitais avec une fille, et quand j'ai mis la viande à la poêle, la fille, elle a tout de suite fait la grimace. Stolen steak ? J'en veux pas. À ses yeux, c'était du vol, point barre.

Une fille ?

Une de celles que j'ai connues alors que t'étais pas encore née.

Hm.

Je t'en prie, c'était juste des matelas sur lesquels je m'entraînais avant de te connaître, si tu préfères. Je ne volais que de la nourriture, et juste un peu, je n'avais rien. Mon héros, c'était Gavroche. La scène où il vole du pain à un cygne pour nourrir ses deux petits frères, c'est gravé dans mon cerveau. Il faudra qu'on joue ça un jour ! Mais ta génération ne lit plus Hugo, enfin, y a rien d'étonnant à ça.

Tu emmêles tout.

C'est vrai, mais parce que tout est emmêlé.

Tu me l'as déjà dit.

Pardon !

Parlons d'autre chose.

Pourquoi ?

Pendant la sieste dans le camion, il a dit à la mère que puisqu'ils sont dans la ville natale de Baudelaire, ils pourraient présenter sur scène son œuvre maîtresse, « Une charogne »,

elle ferait la charogne et les gosses tournoieraient autour d'elle dans le rôle de la vermine pendant qu'il déclamerait, mais de telle façon qu'on entende de l'espoir. Elle l'arrête en déclarant que Charleville est la ville natale d'un autre géant de la poésie.

Oui, mais enfin, ce type, il sortait bien avec Baudelaire, non ? C'était des vraies tapettes. Je me demande comment je fais pour assurer comme ça.

Non, c'est un autre poète qui sortait avec le mec de ce bled, le coupe Sonia, le regard fixé sur son téléphone portable.

On s'en fout, de toute façon, ils étaient tous maudits.

Bon, si tu le dis !

Je ne peux quand même pas me souvenir de tout, maugrée le père, en plus nous, on n'a pas pu faire d'études, tu sais bien ? Tout le monde n'est pas enfant de la révolution de velours ! Et avec autant de privilèges. Et de liberté ! Quand je parle d'enfants de la révolution de velours, c'est à toi que je pense, Sonia.

Et au fait, est-ce que t'as seulement le bac ?

Évidemment, et même un bac du tonnerre, il est dans une des valises.

Ah ah ah !

C'est juste qu'ils m'ont viré en terminale, je te l'avais pas dit ?

Qui ça, ils ?

Bah, les flics de la police politique. C'est comme ça que ça se passait à l'époque, tu sais...

Laisse tomber. Je sais tout ça par mon père.

Ah oui ?

Sauf qu'il était de l'autre côté de la barricade.

Et puis ensuite, à l'asile, j'ai trouvé ma voie avec l'art-thérapie. Il y avait une infirmière, plusieurs en fait, qui m'apportaient des bouquins, même des livres interdits, elles aimaient m'entendre déclamer. Et il y avait une femme médecin, enfin une psychologue, qui était toujours de mon côté.

Ah ah, toujours la même histoire.

En réalité, elle est devenue mon esclave. Les fous avaient des sorties, des exercices, du ping-pong et toutes ces conneries, et elle m'en a dispensé. On passait notre temps ensemble dans son bureau. Elle était super !

Du coup, c'était cool.

Je voulais pas faire mon service. Qui sait où les Russes nous auraient envoyés ? En Afghanistan ? En Pologne ?

Tu y as coupé...

Oui, et maintenant que tu es grande, je peux te l'avouer, à ce qu'elle disait, j'étais le seul à lui donner des orgasmes, du coup elle voulait me garder à l'hosto. Après c'est devenu compliqué.

Mon pauvre !

Oui, ça a été sportif, mais y a toujours quelqu'un pour filer un coup de main. C'est l'art de la guerre.

Non, mais quelle guerre ? De nos jours ? Mon père... dis donc, elles sont super, ces Pampers. S'ils me les ont données, c'est sûrement parce qu'ils me prenaient pour une réfugiée en détresse.

N'importe quoi ! Toi, une réfugiée ? C'est juste qu'ils les donnent aux femmes. C'est un pays riche, quoi.

Tu crois ?

Oui.

Et le père plonge les mains dans une valise, derrière les sacs de couchage, les caisses et les tas de bouquins, et les paquets de soupe chinoise et le réchaud et tout leur bazar, il ouvre un cahier et se met à gratter et à gratter.

Elle a déjà pas mal roulé sa bosse, cette guimbarde, dit le père en tapotant le tableau de bord tandis qu'il trace la route dans les glissements permanents des bourrasques qui frappent les pales des éoliennes, un vrai gâchis dans le paysage du plat pays marécageux... Je t'ai sûrement déjà dit comment j'avais dégoté l'argent pour l'acheter, quand les Tchèques sont entrés dans l'OTAN et l'UE, j'ai fait des tournées poétiques, on m'engageait partout vu que j'avais été en taule sous les cocos pour ma poésie de résistance, ça a été la tournée des tournées, tiens ! Ça reviendra plus, tout ça !

Tu l'as déjà raconté trois mille fois. En ce temps-là, on t'appréciait...

Ils étaient curieux de connaître les péquenots de l'Est, c'était encore du temps de Havel, tu vois ?

Oui, et maintenant c'est plus pareil, pas vrai ?

Hm.

Maintenant, on a des problèmes, pas vrai ?

Oui, la scène théâtrale a changé, c'est clair, la création spontanée ou carrément beatnik a diminué, je dirais, maintenant y a des commissions de mes deux partout. Des millions de mails pour n'importe quelle ânerie ! Et l'aspect éthique des choses ne joue pas en notre faveur, si je veux être mordant.

Mais n'importe quoi, on a bien vu tous les deux qu'on nous invite jamais une deuxième fois.

Oui !

Je dirais plutôt qu'on commence à être fatigués.

C'est aussi que c'est autre chose de monter une soirée de poésie que d'inventer un spectacle où toute la famille peut jouer, tu sais ? Trouver un truc qui se tienne, tu vois ? Et puis, y a rien à faire, en ce temps-là, j'avais pas les mêmes besoins.

Arrête tes conneries. Quand j'étais enceinte, on nous engageait tout le temps, et puis aussi, souvent, ils ont pitié des enfants, c'est pas tellement le problème de ton génie, tu vois ?

Hé, t'as vu où on est ? Mate un peu ! Regarde bien... tu te souviens ?

Il dépasse à toute allure des panneaux routiers indiquant Bruges et Damme. Pas la peine de lui dire de bien regarder alors que c'est précisément l'endroit où elle a perdu son œil sur la hallebarde du gosse.

Ça s'est passé comme ça.

Il était en train de fouiller une valise, à la recherche d'idées, et ça lui était venu seulement quand elle avait trouvé sur Google où ils étaient, c'est-à-dire où se déroulait ce petit festival. Dans le sud de la Hollande, à Brielle, le festival des gueux rebelles...

Bon Dieu, alors là, c'est super simple, avait-il informé la mère et les gosses. Damme, c'est là où est mort Till l'Espiègle. On apprenait ça en primaire, c'était la lutte de libération du peuple hollandais contre les envahisseurs et pour l'instauration du communisme. J'avais déjà lu des choses là-dessus tout gamin au pavillon de psychiatrie pédiatrique. Les gueux ? C'est plié, on a notre numéro !

Elle tournoyait sur le podium dans un capuchon à fentes découpées fait dans un sac d'engrais abandonné à l'arrière d'un supermarché, et qui suggérait parfaitement l'Inquisition, autrement dit elle dans le rôle du tyran, le duc d'Albe, défoncée jusqu'à la racine des cheveux et sortant les griffes devant les gosses qui figuraient les gueux rebelles.

Le gamin frappait sur un tambourin, arme à la main, le petit, suspendu au-dessus de la scène dans un berceau traditionnel en forme de sabot, figurait l'avenir de la Hollande tandis que le père, une roue de fromage sur sa tunique traditionnelle prêtée par le costumier, représentait le puissant Till l'Espiègle. Et pendant qu'il chantait la chanson des Gueux,

Arrachez les tripes au duc d'Albe
Et fouettez-lui la face de ses entrailles

le gamin avait blessé la mère, elle avait titubé, s'était effondrée sur sa hallebarde et en plus de son œil crevé elle s'était bien esquiné les côtes à se rouler sur le parquet en hurlant.

Bon, ce coup-là, ils ont préféré louvoyer et filer à travers l'Allemagne, ils ont fait des zigzags et évité les anciens lieux d'hivernage vu que les autorités avaient des pièges pour les gamins et qu'en plus un des squats amis, un de ces endroits où ils avaient l'habitude de se reposer et de compléter par un supposé enseignement à domicile l'assiduité scolaire plus que théorique du gamin, ce squat avait brûlé de fond en comble, un autre avait été transformé en auberge de jeunesse pour jeunes millionnaires en mal de voyage, une des Kulturhaus où le père avait des connaissances du temps de la chute du rideau de fer était devenue un centre d'accueil pour écrivains réfugiés d'Égypte, d'Algérie, de Turquie, de Syrie... Et dans les autres endroits où avaient pullulé des Européens de l'Est amoureux de l'art, ils avaient découvert de nouveaux centres d'asile pour individus véritablement dans la poisse, à la place d'une petite ferme alternative s'était tout récemment installée une nouvelle zone féministe, NO MAN – NO PIG PLACE, ce qui avait d'abord emballé Sonia avant qu'elle ne se ravise. Dans un autre bourg pittoresque, ils s'étaient retrouvés pris dans une manifestation criarde, ils ne savaient pas contre quoi les gens protestaient, mais quand quelques locaux avaient décidé de retourner leur guimbarde qui ne se décidait pas à dégager le terrain, enfants ou pas enfants, le père avait quand même passé la marche arrière et ils avaient poursuivi leur chemin, sur les places où ils avaient coutume de chercher des gens qui leur ressemblaient pour décider vers où et avec qui continuer la route, des files de réfugiés brisés s'alignaient, encadrés par

des policiers et des soldats hauts de deux mètres aux cheveux blonds et aux yeux bleus, minces et musclés, souriants et armés jusqu'aux dents et répandant le bien à tout bout de champ.

Parfois Sonia n'arrivait pas à se réfréner, juste pour tester ses talents d'actrice, elle se voilait, et quand les autres dames de la file ne l'avaient pas éjectée, elle rapportait à la bagnole des colis de nourriture et de produits hygiéniques et quelquefois des produits d'entretien dont elle ne savait pas quoi faire.

La route avait été bonne jusqu'à Munich.

Le commissaire du vénérable festival FREIES THEATER avait d'abord exigé d'eux un entretien et des répétitions après lesquelles seulement il déciderait s'ils étaient acceptés et si oui, dans quelle catégorie de l'événement, évidemment consacré au quatre centième anniversaire de la naissance de William Shakespeare, ce qui avait son importance puisque cela augmentait son financement.

Devant lui, sur la table, le commissaire a une petite caisse métallique dans laquelle se déploient des billets de banque de toutes les couleurs de l'Union européenne. Et c'est un beau gars, l'éclat de ses dents ainsi que le cuir étincelant de ses chaussures, visiblement sur mesure, étincelantes, forment une harmonie qui déstabilise un petit peu les deux comédiens tout chiffonnés. Le commissaire a une mèche de cheveux qui lui barre artistement le front et quand il parle de littérature, ses yeux se couvrent d'un voile ténu d'émerveillement songeur. Il a le regard mat, errant, voire hölderlinien, comme le père le chuchote avec enthousiasme à la mère.

Par la fenêtre ouverte en grand dans le bureau du rez-de-chaussée, la perspective s'ouvre sur les autres troupes de comédiens à divers stades de répétitions ou de glandouillage. Une troupe tatare, Aube de Crimée, s'échauffe avec des exercices d'assouplissement, les Géorgiens de l'ensemble L'Épée Acérée des Pères jonglent avec leurs lames affûtées. L'atmosphère est gaie et vivante car la cour est émaillée d'Afghans au sourire timide, en turbans et habits bariolés, et même de Tchétchènes sortis du front des réfugiés, qui serpentent sur la place. Et un groupe de vrais musiciens d'airs populaires ukrainiens est justement en train de gratter la patine de ses trompettes pour le plus grand plaisir et intérêt de la piétaille internationale qui flâne le nez au vent. Mais la sueur perle au front du père.

Qu'est-ce qu'il nous rabâche qu'il aurait fallu les avertir par mail de notre participation des mois, voire un an à l'avance, j'ai joué ici des dizaines de fois, bon Dieu !

Oui, c'est bien ce qu'il dit, c'est ça !

Bon Dieu ! Avant il suffisait d'arriver à temps ! Ça leur suffisait ! Quand même, tout le monde me connaît !

Tu veux dire du temps de Havel, hein ?

C'est vrai qu'en ce temps-là il y avait moins de troupes, se console le père.

T'as qu'à lui raconter comment l'ancêtre tchèque arrive dans *Le Conte d'hiver*.

Oui, quand Antigonus accoste sur les rives tchèques, le mousse crie : Attention ! Dans ce pays guettent des fauves impétueux ! Et c'est à ce moment-là que l'ancêtre tchèque apparaît !

Il n'est pas convaincu.

Oui, enfin, c'est très alternatif. Mais comme on est tchèques et que c'est la seule pièce de Shakespeare sur la Tchéquie, ça devrait être porteur. On y a droit !

Il dit qu'il voit pas ça comme ça.

Et tu as bien traduit comme il faut ?

Évidemment.

Écoute, dis-lui...

Allez, on va pas continuer à se ridiculiser. Viens, on s'en va.

C'est alors qu'une voix pleine d'effroi se répand dans la Kulturhaus. Les cris ébranlent tout le rez-de-chaussée et emplissent même la pièce où ils ont été reçus par le commissaire. Lui aussi manifeste de la nervosité, il leur fait un signe, ils se ruent à l'extérieur.

Le spectacle qui s'offre à eux dans la pièce voisine amène Sonia à mettre la main devant les yeux du gamin.

Le comédien shakespearien mondialement connu et respecté, le génie russe Zochtchenko, interprète notamment de Macbeth, Caliban et Henri IV, est étendu sur une couchette dans une mare de sang. Un poignard est planté dans sa poitrine. Le manche richement orné de l'arme vibre encore. Le commissaire pousse un cri et extirpe un téléphone portable de sa poche. Entre-temps, la cour entière s'est précipitée à la fenêtre et les vociférations semblent ne jamais devoir prendre fin.

Ils ne veulent pas de nous ! Si ça se trouve, ce type, le chef, il lit... dit la mère d'un ton narquois tandis qu'ils traversent le parking parsemé de taches d'huile.

Et peut-être aussi qu'il reconnaît une troupe de comédiens ratés, tu sais ?

C'est simple, ce type ne comprend rien à l'approche post-moderne, alternative, multiculturelle !

Il est vieux !

Et surtout c'est de la bêtise. Mais c'est dingue ce truc avec Zochtchenko, hein ? Tu crois qu'ils vont annuler le festival ?

Tu penses qu'à toi. Le pauvre Vitali Semionovitch, si ça se trouve, il avait une famille. À ton avis, qui a bien pu faire ça ?

Difficile à dire. Et en plus, avec les Russes, on ne peut jamais savoir ! Peut-être qu'il avait du chagrin, ou alors il était en plein spleen, et... moi aussi, je l'aimais bien.

T'es pas obligé de tout tourner à la rigolade. Quelquefois je suis pas d'humeur ! Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On n'a plus un rond, bon Dieu !

Ne prononce pas le nom de l'Éternel en vain. Pour des prunes. Un miracle peut s'accomplir, va savoir.

Tu me fais chier, c'est rien de le dire ! T'es qu'un baratineur, un sale égoïste et un manipulateur !

Allez...

Et un alcoolique, un bouffon et un dingue !

Moi aussi, ça me chiffonne, va pas croire.

Nom de Dieu, la fois où tu m'as dit que j'étais la meilleure au café Na Pohodě à Trenčín ! C'était beau. Et je te faisais tellement confiance !

Mais c'était vrai !

Ha ha ! Ha là là là !

Écoute, Sonia, je me suis toujours imaginé que dans *Le Conte d'hiver*, le mousse qui crie sa réplique sur la terre tchèque, ce serait un rôle pour notre fils !

Quoi ?

Attention ! Dans ce pays guettent des fauves impétueux !

Bon Dieu ! Parce que tu voudrais que notre fils crie ?

Ou qu'il dise le texte ! Peut-être qu'il voudra bien ?

Si seulement ! sanglote Sonia, qui s'accroupit et enlace le gamin en lui pleurant dans le cou.

Écoute, Sonia, ces malheureux réfugiés avec leurs maisons bombardées, leurs familles démantelées, leurs cicatrices de tortures, eux, ils ne savent pas de quoi sera fait l'avenir... mais nous, ça va encore !

Va te faire foutre !

On va à Budapest, puis on ira en Slovaquie, d'accord, Sonia ?

Quoi ?

La Slovaquie, c'est presque la maison. De là à la Sázava, il n'y a qu'un pas. Je t'ai déjà dit comment mon frère et mon père avaient mis en place une course de motos, c'était devenu un célèbre motocross.

Tu m'as raconté dix mille fois comme tu étais malheureux enfant.

Avec mon frangin on n'arrêtait pas de se battre. Il est pas mal plus vieux. Avec mon père, ils avaient des motos dans la grange.

Ça doit être un vieux croûton maintenant ! Et des courses d'avant le déluge !

Je t'assure que le motocross de Poříčí nad Sázavou, c'est quelque chose ! Encore aujourd'hui, vraiment !

C'est sûr.

Et je voudrais bien montrer ça aux gosses !

Sérieux ?

Monte en premier... Vas-y, je te tiens la portière. Allez, les gosses, qu'est-ce que vous avez à vous agiter, allez, asseyez-vous ! On part pour la Slovaquie, à la maison !

À la maison ? Mais y a que toi qui sois de Tchécoslovaquie, avec tes ancêtres les Tchèques, continue Sonia, déjà installée sur son siège.

D'ailleurs ça me désolera jusqu'à la fin qu'on se soit séparés des Slovaques. Écoute, jusqu'à ma mort, je serai un Tchécoslovaque, mes enfants ne sont plus que tchèques. Comme toi. Ça fait quoi, d'être seulement tchèque ? Tu ne sens pas comme un appauvrissement ?

Pourquoi ?

D'un point de vue émotionnel, je considère toujours la Tchécoslovaquie comme ma patrie, il lance un coup de poing sur le capot, jette un crachat par la vitre et klaxonne.

Pourquoi ?

L'habitude.

Fondamentalement, on s'en fout, je dirais.
Tu as raison.
Bouh !
S'il te plaît, arrête de pleurer, tu inquiètes les gamins, allez,
il n'y a pas de quoi chialer.
Mais ça me fait du bien.
Bon, d'accord, ça va.
J'ai même plus le droit de pleurer.
Mais si, tu peux.

Des trombes de pluie martèlent les vitres. Près de l'aire de repos, le ruisseau gonfle, mousse, ondule dans sa rigole de béton, le caniveau moutonne sous l'afflux d'eau.

Sonia, ensommeillée, cogne sa tête hirsute contre le père.
Alors, on est en route ?

Elle regarde d'un œil incrédule les liasses de billets bleus et roses, mais aussi verts, jaunes et violets qu'il tripote dans sa main. Son regard glisse vers le plancher, où il y a la caisse.

Mais qu'est-ce que tu as foutu ! Espèce de dingue !

Mais non. Personne ne sera lésé. Ils sont super bien assurés. Tout est prévu à l'avance, ils s'y connaissent, ne crains rien !

Ils vont te mettre en prison !

Mais non, ils banqueront.

Tu crois ?

Non mais rappelle-toi comment c'était. Rien que des peuples en souffrance. Si tu crois qu'ils vont enquêter !

Il baisse sa vitre et balance la caisse vide sur le bas-côté. Une carte routière est étendue sur ses genoux par-dessus ses cahiers raturés.

Il faut traverser la Hongrie, on joue là-bas, je connais.

Ah oui ?

Bien sûr, les Hongrois sont super, des mecs pépères.

Tu crois, vraiment ?

Tu verras.

4. *Instants de thermalisme. Le commissaire sur leur piste. Où cacher les fonds. La gare Keleti. Ivan et Vaska. Drame à la piscine. La tragédie des nageurs. Qui joue Othello ? D'où s'est envolé Iggy ?*

ÉTERNELLE JEUNESSE DU VERBE – NOTRE MONDE – SHAKESPEARE
400 – BUDAPEST ! peut-on lire sur l'affiche au bureau du festival dont vient de sortir un père tout sourire.

On passe juste après Othello, annonce-t-il à la famille, le nez dans le programme, la brise de la rivière qui cerne l'île Marguerite agite les pages de la brochure sous ses doigts.

Regardez, on a tous dormi partout par ici avec les potes, le père désigne les buissons alentour. Mais ce coup-ci, on va trouver le meilleur hébergement de toute notre vie, on pourra se doucher jusqu'à plus soif et vous allez voir tous ces délices. La cuisine hongroise est formidable !

La mère sourit aussi, elle opine du chef quand le père évoque le plaisir et le bien-être qui vont les saisir dans les célèbres bains thermaux et dans les bains de boue qu'ils longent au cœur de l'île de Budapest.

Leurs nez sont chatouillés par l'odeur humide et pas désagréable des boues salées et à travers la clôture ajourée, ils regardent les nageurs paressant dans l'eau. Il y en a qui lisent, immergés jusqu'au menton, il y a même, dans le bassin hongrois, des joueurs d'échecs qui barbotent et pissent dans l'eau en méditant leurs coups... Près d'un courant artificiel, une petite bande tout enduite de boue continue à se tartiner, et une bataille fait même rage ; des gens se bombardent de

galettes de boue malodorantes. Le gamin est tout chamboulé par ces cris de joie et de liesse et sent une sueur salée sur tout son corps. Non loin il y a des cabines en bois, des kiosques pleins de bonnes choses à manger et surtout une pelouse verte où les gens bronzent ou se reposent.

Ouah, la mère sourit de toutes ses dents, c'est sûr qu'ici on va bien se reposer. On va aller nager. Et puis, on rentre fissa à la maison ! Les gosses, vous allez enfin découvrir le sol natal !

Carrément, dit le père, et puis on va s'habiller correctement. Regarde un peu de quoi on a l'air !

Oui, oui, c'est vrai, dit la mère.

Et on achètera des tas de cadeaux, poursuit le père, on va balancer toutes les cochonneries qu'on trimballe, tu vas voir ! Jusqu'au dernier matelas en mousse !

D'accord !

Encore une représentation ce soir, et puis, pffut !

C'est clair !

Et puis, une fois chez nous, je veux dire en Tchèque, on peut monter notre propre théâtre ! Les doigts dans le nez !

Attends un peu...

Quand on se sera reposés, évidemment.

Et les gosses...

Doivent aller à l'école, je sais ! Écoute, maintenant on peut se payer les plus grands médecins, les meilleurs soins, tout ce qu'on veut. Ne te fais pas de souci !

Non, non, fait la mère, le regard soudain absent, oblique... Son pied enflé l'élançait, elle traîne le gamin par la main jusqu'au kiosque le plus proche et elle lui secoue l'épaule en trébuchant.

Dis, Sonia, le coup d'Othello, ici, ça m'intrigue.

Sonia prend un verre de vin. Ils le servent frais.

Parce que c'est un gorille qui joue le rôle ! Ça me paraît assez osé que ce soit une bête qui étouffe la femme blanche. On s'assied, non ? Il fait super chaud. Les gosses, un coca, un jus ? Prenez les deux ! Allez, on est arrivés !

En effet. Ils sont près du parking de la station thermale, avec un œil sur leur bagnole parmi les autres. Ils se posent sur un banc, sirotent en grignotant des hot-dogs, des sandwiches melek, du maïs grillé... Ils se gavent de bonnes choses que, cette fois-ci, le père a toutes achetées au kiosque... Et tout ce que les uns

et les autres veulent, le père se précipite pour l'acheter au kiosque, ensuite ils jettent proprement leurs papiers et leurs restes dans une poubelle en grès.

Et maintenant qu'on a de la thune, on va respecter l'ordre et faire des économies ! se réjouit-il.

Et pour le singe... peut-être que chez les Hongrois il n'y a pas autant de défenseurs des animaux, ajoute la mère.

Et puis, si ça se trouve, c'est un animal apprivoisé du zoo. Ou un animal de cirque. Pourquoi pas ? Quand même, les gorilles sont intelligents !

Les gosses, écoutez maman ! Les gorilles sont presque aussi intelligents que les humains. Même peut-être plus ? Pourquoi est-ce qu'ils ne pourraient pas faire du théâtre ? Maman a raison.

Pas de doute, se réjouit Sonia en palpant les poches de sa jupe.

Les gosses, vous voulez un magazine ? De notre temps il n'y avait que des merdes de chez les pionniers, vous en avez, de la chance ! Vous voulez des histoires de Martiens ou d'Indiens ?

Mais c'est en hongrois, s'il te plaît, ne jette pas l'argent par les fenêtres...

Sauf que les images, c'est les mêmes que chez nous. Vous savez quoi, les gars ? Je vous achète les deux. Vous pourrez vous les échanger. Vous êtes des frangins, alors pas de bagarre.

Bon Dieu, s'exclame la mère et sa main chargée du tube argenté monte à sa bouche, vient cogner ses dents au point qu'on entend un crissement.

Tous les deux l'ont vu.

Le commissaire. Le type de Munich.

Dans le même costume, comme s'il s'était immédiatement lancé à leurs trousses. Et il se tient devant leur voiture. Il se penche au carreau et regarde à l'intérieur. Il tambourine des doigts sur le capot, la bouche en cul-de-poule, il doit être en train de siffler. Il se dresse sur la pointe de ses souliers cirés et inspecte l'intérieur. Il a un téléphone à la main.

Ils suivent le père derrière le kiosque. Immédiatement. Ils se cachent derrière la baraque et derrière la poubelle en grès.

Et la mère s'agenouille, s'adosse au mur de planches, le petit dans les bras. Le gamin s'appuie contre elle et guette de derrière la poubelle.

Sonia ?

Hm ?

Passe-le-moi quand tu auras mal au bras.

J'ai mal partout.

Bon, on va attendre un peu, de toute façon il va s'en aller, y a pas à s'affoler !

Il faut qu'on se tire tout de suite ! On laisse tomber la bagnole, de toute façon elle est vieille, elle a fait son temps. C'est pour les mobiles que ça m'embête. Je voulais appeler mon père.

Mais, Sonia...

On va prendre une chambre quelque part, non ? On a nos papiers, pas de problème.

Sonia, comment te dire...

Tu as le fric sur toi, non ?

Je l'ai planqué dans la vieille édition de *Moby Dick*. L'exemplaire tout usé de Penguin. Quelqu'un pourrait vouloir embarquer des bouquins tout neufs, mais le Melville est tout râpé. Y en a aussi dans *Crime et Châtiment*, en russe, qui voudrait piquer ça ?

Quoi ? Tu as pas le fric sur toi ?

J'ai juste pris le nécessaire. Et on l'a dépensé.

Non, pas ça.

Et j'en ai aussi caché dans le *Quichotte* en édition de poche. Personne ne penserait à chercher là, garanti.

Ils tanguent sur le pont Marguerite, à contresens des bourrasques qui soufflent sur le Danube, pendant un instant elle pense à se jeter du pont les enfants serrés contre elle, sa jupe se soulèverait... mais au-dessus du Danube, ça doit venir à l'idée de tout le monde, pense-t-elle.

On file à la gare ! entend-elle derrière elle. À la gare Keleti ! On se reposera là-bas ! On se lavera ! On y a dormi des tas de fois, pas de problème, on m'a même arrêté un jour... s'écrie le père dans le vent qui chasse des papiers et de la poussière dans leur direction, car ils approchent de la rive, et ce n'est pas plus mal, le pied enflé de Sonia la ralentit assez.

Ils auraient jamais dû te relâcher !

Mais c'était encore du temps du socialisme, ça ne peut pas être dans leur base de données, sois tranquille...

Ils se fraient un chemin à travers la cohue vers le hall de la gare, se faufilent près d'une guérite de police, dépassent le stand des travailleurs humanitaires, ils avancent dans une foule immobile, le serpent polycéphale de la file avance par rangées de cinq, dix, des enfants dans les bras.

Ils passent une porte et se retrouvent dans un dortoir, ils restent assis près de sacs à dos, indifférents aux annonces, à la hâte des voyageurs... Ils nous tuaient, ils violaient, un type enfonce les touches du clavier, accroupi près de son ordi... Ils nous chassaient, nous massacraient... Ils sont allongés là, sur leurs couchettes, leurs matelas en mousse, le tumulte et l'agitation de la gare déferlent tout autour... On suppliait, on pleurait... Les montagnes ne nous ont pas abrités, les gens ne nous ont pas cachés... On s'est enfuis par la mer, on est en vie... C'est ce que le type écrit, assourdi par les annonces incompréhensibles des départs et des arrivées... Et la route ne mène nulle part, mais on est sur terre.

Aïïïe, crie la mère quand un Oriental à la bourre qui vient juste d'arriver, en habit flottant, un rouleau vert sous le bras, lui écrase le pied... Les cris et le vacarme de la foule emplissent le hall jusqu'au plafond comme si de l'eau en ébullition menaçait de déborder d'un verre.

Quand je vous disais qu'on pouvait dormir ici. Et au moins, on a mangé !

Crétin !

Les vendeurs poussent des carrioles de sandwiches, de journaux, les voyageurs traînent des valises aux roulettes crissantes, dans un coin une haute silhouette isolée se balance, elle se dresse au-dessus de la masse... et le gamin aperçoit une espèce de chaleur inquiète et volatile dans ses yeux, un vieillard élancé, oui, le gamin a l'impression... qu'il les regarde. Il leur a fait signe ! Le gamin tire la mère par sa jupe. Il attrape la main de son père. Puis il s'arrête. Il observe le bonhomme.

Je suis content que tu sois plein de curiosité, mon petit gars. C'est ça, observe bien tout en détail ! Qui sait quand on reviendra.

Quand on sortira de taule, peut-être ? persifle la mère.

Le vieillard élancé se détache du coin d'où il les guettait, se fraie un passage au milieu des réfugiés, oui, il avance sur eux à petits pas, surplombant les turbans, les fez et les casquettes.

Crétin, tu as tout foutu en l'air ! Et voilà que le petit est juste en train de faire caca...

Et tandis que la mère râle et enrage, le petit à l'odeur nauséabonde contre sa poitrine, elle tire le gamin par la main, elle le remorque de telle façon que des larmes viennent au gosse et peut-être même qu'elle lui broie la main, tant elle est en rage.

Et là un voyageur avec un chariot rempli de bocaux de tomates et de poivrons écrase à nouveau le pied endolori de la mère et disparaît dans la foule bruyante et sombre qui continue à se répandre partout, semblable à une cohue d'ombres.

Aïïïe, je veux m'en aller, aïïïe...

Sonia, lâche-le ! Sonia ! Appuie-toi là, au poteau ! Mon fils, pas besoin de... Du revers de la manche, il essuie les larmes brusquement jaillies sur son menton, le pourtour de son nez, ses joues.

Tu es grand et tu pleures, alors que ton petit frère ne pleure pas.

Oui, sauf que... dit-elle, les genoux fléchis.

Alors, prends exemple sur ton petit frère.

Sauf que c'est jamais qu'il pleure, tu t'en es aperçu ?

Tous les enfants pleurent. Tu as pleuré quand tu étais petite. Moi aussi.

Mais lui, il pleure jamais.

Eh bah, c'est bien. C'est qu'il est fort. Un individu fort, je te dis.

Je pense qu'il sait pas faire.

Et alors, c'est bien ?

Non, ça craint. Ça craint vraiment.

Bon, ça va, il y a toujours quelque chose qui ne va pas avec toi.

Ils se toisent du regard, autour d'eux et à travers eux tourbillonne le murmure de la vague des réfugiés, les voix des haut-parleurs annoncent la gare ou les retards, un pleur d'enfant, des cris qui montent de la file interminable, ils s'acharnent l'un contre l'autre, si bien qu'il leur faut un moment avant de comprendre...

S'il vous plaît, pas de disputation !

... que ça a été prononcé en tchèque. Tous les deux tournent leur regard vers le visage éploré du gamin, la mère avec un sourire ébahi, le père bouche bée... Ils cherchent sa voix, mais

leur fils éternellement muet se trouve d'un coup dans l'ombre imposante qui vient de tomber sur eux.

Mes chers, dit le grand type. Il parle d'une voix de basse, comme on peut s'y attendre, mais d'un ton enjôleur, presque doucereux. Le gaillard aux poils gris rouille et au nez saillant se tient devant eux dans un ensemble de jogging bleu électrique à bandes jaunes sur les côtés.

Et le gamin n'en revient pas. Ce type ressemble beaucoup à son père, pense-t-il furtivement.

Le sosie du père tient à la main un programme du festival ouvert à la page où on voit un minuscule cliché de leur roulotte motorisée et de toute la petite famille. Ils sont costumés et maquillés, mais on les reconnaît. Et la grande photo de pleine page, c'est bien le portrait du génie Zochtchenko.

Moi pour accueillir le grand artiste Vitali Semionovitch Zochtchenko, je suis là. Et vous juste là ! Je cherchais vous, le gaillard tape du doigt sur la petite vignette.

Tu sais je suis qui ? demande-t-il au père en plantant son regard dans le sien.

Et peut-être sous l'intensité de ce coup d'œil, le menton du père s'affaisse, il écarquille les yeux, la figure toute rosie par cette hallucinante reconnaissance éclair. Le type grimace aussi en retour.

Je quittais la maternelle longtemps. J'ai les trous dans la langue natale. Je partais pour vous chercher aux bains. J'ai envie de toi.

Il a une tête de plus que le père. Il est plus costaud. Plus vieux. Il a des taches brunes sur le dos des mains. Et puis, les épaules de jeune homme de ce vieillard encore musclé ? Un vrai rocher.

Zochtchenko fini. Tué, les fascistes, dit-il. Mais c'est toi, là ! Tu sais déjà je suis qui ? Je suis Ivan, le frère natal.

Le gamin observe son nez. Il fixe ensuite son père. Ces joues, cette grande bouche. Et maintenant Sonia aussi voit la ressemblance.

Le type pose la main sur l'épaule du père.

Mon cher !

Mon-on fran-an-gin, bégaie le père.

Ils se prennent dans les bras. Le diable sait à qui sont les os qui grincent le plus fort.

C'est ma femme Sonia, et mes gosses !
Je sais, je sais, opine le gaillard. Vous entrez dans la station.
Vous ne jouez pas ? Vous partez ?

Ouais !

Et où ? Et pour quoi faire ? Salaud ! Tu disais qu'on allait prendre les bains ! Qu'on allait profiter de la vie ! On est crados... postillonne Sonia.

Vous allez où ?

Nulle part, dit la mère en appuyant la tête contre le poteau.

Vous allez avec moi !

Où ça ? fait le père.

Sonia donne des coups de tête dans le poteau, puis elle se fige, peut-être qu'elle a exagéré et qu'elle s'est fait mal... Elle enfonce le regard dans un point de la coupole de verre au-dessus de leurs têtes.

Je suis Ivan, le type se penche vers le gamin. Comment ils t'appellent, toi ?

C'est un petit type remuant au crâne rasé qui conduit l'auto. Il a aussi un jogging bleu, mais sans bandes. Ses yeux virevoltent quand il les dévisage, il sourit d'un air satisfait. Ils s'entassent assez confortablement dans l'auto, il n'y a qu'un pas jusqu'au pont.

Vaska, dit Ivan en désignant le conducteur, qui appuie de sa basket Adidas sur la pédale des gaz. Parlez tchèque avec lui. Il est de Smíchov, ils appellent lui Tyran.

Ils rejoignent le parking à toute allure puis ils s'enfoncent dans la foule du gala, les spectateurs de la matinée sortent juste de la tente du festival et encombrant l'entrée des bains.

Othello vient de se terminer, c'est maintenant qu'on aurait dû jouer, grommelle le père.

Eh bah, on jouera pas ! ajoute la mère d'un ton opiniâtre, et le père accélère le pas derrière le jogging balèze et Vaska. La mère avec le gamin et le petit sur les bras boitille derrière eux.

Ils arrivent juste à temps. Juste à temps pour se planquer à nouveau derrière le kiosque. Ils observent la dépanneuse. Les flics arborant l'inscription Rendörség sur leurs uniformes chuchotent quelque chose dans leur talkies. Le type de Munich dressé sur la pointe des pieds scanne du regard le tas de bouquins dans le coffre, il suit les manœuvres du service

d'enlèvement sourire aux lèvres, recule et se met aussitôt à blablater dans son téléphone.

Quand leur roulotte a été définitivement évacuée, la mère se plante sur un banc. Le père entoure ses épaules en sueur de ses bras, le petit cherche son sein.

Et le père raconte à Ivan tout le chambard avec le commissaire.

Bon, fait Ivan. Avec Vaska on cherche de solutionner. Pas bon de laisser le fasciste de l'UE témoin de vous. Vous allez aux bains.

Quoi ? On peut ? la mère soupire de soulagement.

Bah, je sais pas, grogne le père.

Comment ça, tu sais pas, aboie Sonia. En tout cas, nous, on y va ! Les gamins, on va faire trempette. Il faut au moins qu'on soit propres, non ?

Ivan lui glisse un billet dans la main. Allez. Lavez-vous. Et Vaska va trouver les habits frais.

Le gamin lave la boue de son corps. Il se chauffe au soleil de l'après-midi. Les cabines en bois sont dans son dos, sa mère et le petit sont là, quelque part dans l'herbe. Avec les autres corps nus en train de bronzer. Beaucoup d'entre eux sont vautrés sur des couvertures, la sieste est bercée par un CD de Hungarian Beat. Un type traîne un chariot à glaces sur la pelouse.

L'eau frappée de soleil, bleuie par le fond du bassin, ride à la surface. Les vagues artificielles frappent les cuisses du gamin par jets réguliers, giclent sur son caleçon, comme à la mer, il connaît. Mais il n'a ni sable, ni coquillages, ni petits cailloux dans les mains. Le fond du bassin est plissé, bossu, mais le sol est solide sous les pieds.

Combien de fois le père l'a répété, dans toutes les mers où ils se sont baignés.

Quelle chance vous avez, les gosses ! Nous, on vivait derrière les barbelés communistes. On pouvait toujours rêver de voir la mer...

Cette eau-là n'est pas salée, elle sent la boue. Il en a retiré aussi de son short et de son t-shirt, les a mis à sécher sur une poubelle près du bassin.

Avec sa mère ils se sont déguisés en bonshommes de boue, ils ont ri et fait les fous. Tous les gens avaient l'air de sauvages

sous leur couche de boue, ils se sont tartinés comme eux. Et ils ont bien fait.

Quand la mère a vu le commissaire sortir lentement d'une cabine en maillot deux-pièces étincelant, elle a aussi enduit ses dreads multicolores de boue. Elle a empoigné le gamin et ils se sont jetés sur une couverture. Le commissaire est passé tout près d'eux. Il ne s'est même pas retourné. Il est entré dans l'eau tiède et s'est mis à nager au milieu des autres têtes et des corps détendus, flottant dans la masse des sources thermales. Et le gamin, yeux mi-clos, a vu Vaska le Tyran le rattraper. Il est en maillot, ses biceps, ornés d'une quantité presque exagérée de tatouages, jouent sous la peau, sa tonsure brille. Il rejoint à toute vitesse le commissaire dans l'eau, fait un clin d'œil et un rictus au gamin.

Un émir, connu parmi les combattants du saint État islamique sous le nom d'émir Youssouf, vient juste de débarquer aux célèbres bains depuis la gare Keleti. L'envoyé de l'État divin, son tapis vert sous le bras, n'a pas défilé avec la foule des jeunes réfugiés à la gare. Mais un seul sur mille suffit. Que les kouffars les nourrissent et les prennent en charge, une seule promenade au milieu de prostituées à moitié nues dans les rues de cette ville de corruption transformera sûrement l'un d'eux en homme brandissant le glaive divin.

Un gémissement s'élève de la cabine voisine. L'émir Youssouf, après avoir préparé son tapis et ses objets de culte, colle l'œil au trou ménagé par un nœud détaché du bois.

C'est une blonde menue qui gémit, entre les lèvres le mamelon d'une brune dont les doigts, même la paume, oui ! palpitent dans l'entrejambe soyeux de la fille. L'émir gémit de même, frappe contre le bois de la cabine son membre qui se dresse soudain dans son maillot vert... et il doit rejoindre la rive herbeuse au milieu de quadragénaires qui se lancent un ballon, il ne voit pas seulement les gorges nues de ces diablasses... Il dissimule son membre salace à l'aide de son tapis, son regard tombe sur un jeune homme d'une beauté extravagante dont la nudité est exacerbée par un maillot couleur d'arc-en-ciel et qui est en train de se plonger dans les vagues jusqu'aux cheveux... L'émir, effrayé par son orgasme, émet un gémissement qui n'est pas sans rappeler le grincement des

portes du paradis en train de se refermer... Il déplie le radeau vert du salut afin de prier pour la mort des kouffars, quand une troupe de scoutes en maillots de bain miniatures, menée par une blonde superbe chantonnant gaiement ses ordres, passe au bord de son tapis... Détourné de son oraison, l'émir Youssouf sort ses objets de culte... La prostituée la plus proche de lui, dont l'extravagante chevelure colorée tombe sur ses seins nus, fait trempette avec un diabolotin, à portée de main du tapis de prière. Aux cris de Daesh ! Allahou akbar ! l'émir se jette à l'eau, un couteau dans une main, une hachette dans l'autre, ses deux armes gravées des paroles des prophètes, il brandit les deux bras en vue de la moisson... Mais voilà que, comme une apparition, se dresse devant lui un type chauve qui nageait tranquillement jusque-là, il sort un poignard étincelant et avec une vitesse telle que seul un ange en vol pourrait lire l'inscription Donbass gravée sur la lame, il tranche la carotide à l'émir, l'enfonce sous la surface de l'eau et pour plus de sûreté le frappe au cœur.

Le gamin sent le froid dans son dos. Il avance dans la piscine, de l'eau jusqu'à la taille.

À travers le battement des vagues, il entend un râle. Le froid qu'il sent dans son dos, l'ombre qui l'engloutit, il l'imagine comme l'ombre d'une bête gigantesque. Il jette un œil dans la gueule de la furie machiavélique, sent la puanteur s'exhalant de ses crocs, et voilà que les pattes du gorille le broient, l'étouffent... Une griffe lui écorche la cuisse, lui déchire son caleçon. Le gamin arrache à poignées les poils de la bête, bat des jambes, gémit autant que geint le monstre qui le brandit déjà au-dessus de l'eau... Alors le gamin entend un claquement de sandales, le martèlement d'une course... Saloperie ! le père frappe la tête du monstre avec la poubelle de grès, il saute dans la piscine, rattrape la poubelle au fond du bassin et se remet à cogner le crâne... Il saisit le gamin en train de boire la tasse, à petites gorgées, mais sans s'arrêter... et il le sort de l'eau.

Le gamin se recroqueville sur la pelouse, il aperçoit une armée de fourmis qui avance sur les bords de la piscine... et en même temps qu'il perd conscience, il ne perçoit plus qu'une clameur, le père s'avance vers le cadavre qui flotte dans l'eau

ensanglantée et essaie encore une fois de hisser la poubelle du fond de la piscine. Mais il n'arrive plus à en soulever le poids. J'en ai assez, murmure-t-il en se blottissant à côté du gamin.

Ils bivouaquent sur l'herbe près du grillage. Le gamin est allongé sur une serviette et couvert du sweat-shirt de son père. La mère, penchée au-dessus de lui, sent le propre et elle chantonne quelque chose au sujet du murmure des vagues de la Sázava... Le soleil se reflète sur son clou de lèvres, elle a le petit frère nu sur les genoux. Sa peau est toute pleine de piqûres rouges, anciennes et récentes, il agite les bras, son zizi ballotte de-ci de-là. Le soleil est encore chaud.

Le gamin a mal à la tête et aux épaules d'avoir été comprimé. La douleur commence à s'estomper. De l'eau montent le brouhaha des corps nus couverts de boue, leurs rires et leurs cris de joie. Des ballons colorés volent, de la musique pop résonne.

Ivan et le père sont assis sur l'herbe, côte à côte.

Frangin, le père claque des dents, tu sais ce qui s'est passé ? Mon fiston s'est fait attaquer par un gorille !

Le gorille là ? Ivan désigne la clôture.

Des flics viennent juste d'apparaître de l'autre côté du grillage. Des Rendörség en uniforme noir, matraque et menottes à la ceinture, courbés et ahanant... Ils poussent le chariot à glaces, ils le tirent et le poussent à la fois en retenant un corps énorme qui fait une grosse bosse, les mouches butinent ses yeux vitreux, au-dessus de la gueule déchiquetée, retenue par la peau écorchée, des mouches à viande et des mouchérons dansent.

Il y a six policiers qui poussent le chariot, trois qui le tirent... Une foule suit, les enfants gambadent autour, les policiers essuient leur front en sueur... On recouvre le cadavre d'une couverture, quelqu'un jette une serviette sur la gueule aux crocs saillants, les femmes écartent les mioches, couvrent les yeux des petits curieux... Les corps nus ont abandonné leurs balles pour accourir au grillage, ils se rincent l'œil.

Ivan et le père se penchent l'un vers l'autre, tous deux les genoux fléchis, ils pourraient presque se toucher du front.

Mon frère, après le spectacle, les comédiens vont baigner. Le singe va aussi. Il veut jouer. Pas de bol.

Putain, moi je tue n'importe qui qui me viole mon fils, non ?

Clairement ! Mais dans l'UE les bêtes ont les mêmes droits des hommes. Pense ! Et tu avais tué la bête. Tu es dans la géante merde ! Tu dois fuir !

Mais enfin, bordel, si quelqu'un me violait ma fille, ce serait con aussi, non ?

Frère, la pédophilie est punitive dans l'UE ?

Ah, ça me fait vraiment chier, tout ça !

En Russie la pédophilie est punitive ! Ça se passe pas jamais !

Eh, mollo, dit la mère.

Quoi ?

C'est pas comme tu penses. Il est griffé, ça oui. Mais qu'est-ce que tu as vraiment vu ?

Bordel, il manquerait plus que le gorille soit contaminé !

Tu serais pas en train de détourner la conversation de la bagnole ? Ça te ressemblerait bien...

Othello, mon cul, tiens !

Frère, te fais pas le souci...

C'était vraiment un singe ? demande encore la mère.

Et sinon, c'était quoi ? Un type déguisé en singe ? J'ai pas eu le temps de l'examiner. Si ça se trouve, il y aura quelque chose dans les journaux ! À la télé. Ils doivent bien avoir la télé dans tous les bistrotts, comme ailleurs, je dirais. Tu connais le hongrois ?

Non.

Alors on est dans la merde.

Vaska, encore mouillé, mais déjà habillé, se faufile au milieu de la foule vociférante. Au-dessus de ses chaussures lustrées, il porte un jogging coquettement retroussé. Il a une grande boîte sous le bras et dépose dans l'herbe un tas de sacs en plastique. L'un d'eux déborde de nourriture pour bébé et de friandises.

Allez, déshabillez, ordonne Ivan. On se fait neufs ! Qu'est-ce que tu dis, ma petite dame ?

Ouah... Merci !

Contentée, Sonia ? Ton nom est très beau.

C'est alors que le murmure près du grillage reprend. Cette fois-ci c'est un couple de brancardiers tout de blanc vêtus qui trottent vers le bassin au milieu des vacanciers et des badauds qui bronzent. De nouveaux curieux se collent au grillage.

Voilà, habits magyars... Ivan extrait des sacs des t-shirts, des caleçons, des joggings et en rougissant légèrement il dépose de la layette devant la mère.

Mais tous les regards, y compris l'œil embrumé de la mère, se tournent à nouveau vers la clôture.

Les secouristes reviennent avec une civière. Le gamin aperçoit à nouveau le front songeur du commissaire artistement barré de sa mèche toute raide, collée par l'eau, il voit aussi ses mains sanglées contre son corps sans vie, il fixe ses orteils saillants, la lividité de l'homme est cachée par une toile.

Le fasciste de Munich ne va pas embêter plus ! dit Ivan à la famille qui regarde les yeux écarquillés de l'autre côté du grillage. Et le sourire aux lèvres, il donne une tape au chauve dont l'humidité en train de se dissiper dégage encore l'odeur discrète de la boue salée.

Les élégantes chaussures de Vaska le Tyran brillent superbement à ses pieds. Ses Adidas sont à présent dans un sac en plastique.

Et maintenant, vous venez avec moi. Mes chers de famille ! où vous allez sinon ?

Tu sais, Ivan, dit la mère et d'un geste habile, elle se change à l'abri d'une serviette, comme les femmes savent le faire depuis mille ans. C'est super gentil, mais on est en route pour rentrer chez nous.

Le père se fourre dans un jogging neuf. Il jette ses fringues mouillées et celles du gamin dans une poubelle, au milieu des gobelets de bière et d'une nuée d'insectes.

Vaska le Tyran tend une boîte ouverte à la mère, il y a des grenouillères, des maillots, des bonnets de bébé, un biberon, et toutes sortes de petites affaires adorables pour petiots.

Ah, fait la mère en penchant la tête.

On pleure pas, dit Ivan et tout à coup, abracadabra, il a une gigantesque bouteille de vodka à la main.

Le soleil couchant les frappe à travers le liquide limpide, scintille sur le verre... L'ambulance sur le sol duquel s'entassent les dépouilles de ceux qui, quoique si différents, ont succombé à l'art, a déjà filé... Seul le corps de l'émir, pas encore découvert, continue à flotter dans les bains de boue.

Désormais, ils sont à peu près seuls sur la pelouse, avec leur bouteille, l'heure de la fermeture chasse les visiteurs, ici et là,

on jette des serviettes dans des sacs, des employés ramassent des déchets avec une pince, même dans la patageoire des enfants, les cris et les bruits d'eau se sont tus.

Il faut boire à nos trouvailles !

Si tu nous y obliges, frangin, dit le père en se levant.

Et vous serez avec moi. Comme la famille !

La mère a enfilé en geignant un peu un bas de jogging rouge malgré sa jambe douloureuse, à présent elle enfile un maillot orné d'un Donald au bébé qui se prélassa sur ses genoux dans une élégante grenouillère et remonte à hauteur de ses seins la fermeture éclair de sa veste de jogging rouge.

Les femmes, un petit peu... Ivan lui tend un mini-gobelet.

Je t'en prie ! La mère lui prend le sien des mains.

Le gamin se lève. Sa griffure à la cuisse saigne. Vaska se précipite, il frictionne la blessure avec un coton enduit d'un liquide piquant, lui applique un pansement et le gamin comprend qu'il n'a plus qu'à attendre tranquillement qu'elle forme une croûte. Le père lui tend une tenue neuve. Il passe un jogging et ses mouvements finissent d'estomper la douleur et la brûlure tandis qu'il enfile le pantalon.

Ivan, tu es vraiment gentil. Merci ! Et où est-ce qu'on va ? Puisqu'on doit se décider.

On va pas, on vole.

Pour où ?

Le paradis !

Ils se serrent dans la voiture, traversent à toute vitesse Budapest et sa plaine jusqu'à ce qu'ils s'enfoncent dans le crépuscule.

Vaska le Tyran donne un papier au poste de garde, Ivan fait un signe de tête aux Rendörség. Et le père leur adresse un signe de la main quand ils les dépassent.

Il n'y a que quelques appareils, balayés par la brise de la steppe, agréablement oxygénée par une vigoureuse couverture d'épicéas qui encerclent presque la piste de décollage comme un anneau magique.

Ils s'entassent dans les entrailles de l'appareil. La mère sangle le bébé endormi sur le même siège que le gamin assis près d'un hublot. Elle s'installe juste à côté d'eux. Le père se laisse tomber sur un siège libre et Ivan s'assied près de lui. Et

Vaska le Tyran ? Il s'est glissé dans la cabine de pilotage. Le père n'arrête pas de renifler son jogging neuf. Il se moque un petit peu de la mère à cause de la couleur de son vêtement.

Tu flambes, Sonia !

Hm.

Le gamin a bien remarqué que la mère n'avait pas jeté ses fringues. Elle a calé sa jupe et sa tunique sous sa tête. Mais elle sursaute, attrape un sac à vomir... L'avion avance dans les secousses et le vacarme... Le gamin colle son nez au hublot.

Ils décollent et naturellement, la couverture d'arbres apparaît tout à coup comme une maquette miniature.

Si tu vois quelque chose d'intéressant, dis-le, fait le père au gamin en tendant la bouteille à Ivan.

La carlingue a quelques secousses. Fortes.

Sur ce petit piste ils ont embarqué Imre Nagy, Ivan informe le père.

Ah ouais ?

Il a volé dans l'immense éternité ! postillonne Ivan qui s'est enfoncé le goulot de la bouteille dans la gorge.

Quoi ? Qui ça ? Imgy... qui ? demande la mère.

Imrigy... Nagyjap... toussote Ivan.

Qui ? Quoi ?

Il dit que c'est d'ici qu'est parti Iggy Pop ! Pour Lisbonne, la fois où on l'a vu en concert !

Ah, d'accord, gazouille la mère, Iggy... Elle sourit un petit moment avant de fermer les yeux. Puis elle ronflotte doucement de-ci de-là.

5. *Père, donne-moi le masque ! Des Aïvars. La vision d'un État spirituel. De la littérature. Tirs d'attaque. Le grand Gérard et le petit moine. La fête – manquée – de la Nouvelle-Russie. Discussion politique. Bifurcation vers la Slovaquie. La Citadelle.*

Tout heureux d'avoir un petit frère, le vieux plus grand d'une tête sourit et compresse son voisin de siège de sa robustesse ; ses jambes de sportif, recouvertes du tissu à galons de son jogging, débordent dans la travée.

Tu es comme dans l'Ouest, mais c'est l'enveloppe. On va enlever. Je peux cogner le petit frère.

Le père enfonce le coude dans les côtes d'Ivan. On se battait tout le temps quand on était petits.

Et tout le temps tu perdais !

Combien de fois je suis allé me réfugier dans la grange quand vous aviez disparu avec papa, j'allais mater votre circuit de motos. Ivan, pourquoi tu parles toujours comme une vache espagnole ?

Ivan se penche à son oreille, chuchote quelque chose, et peut-être parce que l'avion de tourisme vient d'entrer dans une turbulence sévère et qu'il se rétablit dans un grondement, on ne peut pas le comprendre, en tout cas il fait des grimaces et pose le doigt sur les lèvres... puis il se tapote les oreilles.

Ah, je vois... Enfin je peux peut-être dire que dans la grange je cherchais toujours tes traces et celles de papa sur le plancher défoncé, et toutes les pièces de rechange, les jerricans rouillés... et je me demandais pourquoi vous m'aviez abandonné.

Tu étais petit et bon à rien !

Ah.

On construisait l'arène provisoire à la grange pour que papa s'entraînait. Pour qu'il devenait le parfait motard de la mort !

Je le sais bien, avec ces motos qui rugissaient tout le temps ! Et maman qui vous criait dessus. Et je me rappelle qu'une fois je vous ai cavale après dehors, et vous étiez nulle part ! La grange était vide. Tu imagines dans quel état j'étais ?

Quel âge tu avais en 68 ? Quatre, ou cinq ans ? On allait rejoindre l'Armée rouge en Russie.

Tu n'avais pas de peine pour maman ?

Elle était contente.

Oui, enfin, moi aussi, je me suis tiré jeune. Après j'ai été dans le coin, du côté de la Sázava...

Sans toit ? Pauvre, pauvre !

Eh, je ne suis pas en train de me plaindre !

C'est le moment grand et gigantesque quand je retrouve mon frère ! Ivan soulève la bouteille. Il caresse des yeux son compagnon de voyage.

Le père pose un regard intense sur Ivan.

Et l'espace d'un instant les deux frères semblent se pétrifier. Dans l'espace glacé autour d'eux bâille l'éternité...

Écoute, frangin, conducteur de la mort, en Russie, c'était le haut grade ! Ivan s'anime.

Ah ouais ? C'est vrai ?

Ils adoraient papa. Les militaires, les petits soldats, dès qu'ils le voient, ils tournent la tête et la moto fait vroum vroum, et il fonce. Tombera ? tombera pas ? Et chaque petit soldat se dit, et moi, je suis capable ?

Dis donc, là où on va, il y sera, aussi ?

Il y sera, il y sera pas, Ivan laisse retomber ses bras.

Bon Dieu, mais parle comme tout le monde ! Papa sera à l'arrivée ?

Conducteur de la mort, c'est notre corrido !

Ah ouais ? C'est vrai ?

L'arène de la mort, le sport de l'homme véritable. L'homme seul avec la machine ! Pas un jeu pour les homosexuels et les pédophiles comme à l'Ouest ! Et pas la torture des bêtes comme en Espagne. En Russie le peuple aime les bêtes !

Il est vivant, alors ?

Papa ? On peut pas dire.
Qu'est-ce que tu délirés ?
Volodia Poutine lui-même allait le voir. Et le Chirurgien !
C'est le chef des brigades armées des Loups noirs, tu vois ?
Le pauvre vieux, il a été amoché ?
Le premier anniversaire de la Nouvelle-Russie ! Il avait
presque quatre-vingts ans. Je dis, Papa, donne-moi le masque,
je fais le numéro pour toi.
Ah ?
Oui, le motard de la mort a le masque.
Et alors, qu'est-ce qu'il a dit ?
Ferme-la, je suis un homme.
Hm.
Un papa grand, pas vrai ?
Si...
Et puis il a quitté la piste, aïe aïe aïe !
Ah ouais ? On se reprend un gorgeon, non ?
Aïe aïe aïe ! Et tu sais pas ? C'était l'attentat ! Contre lui !
Sérieux ? Arrête tes salades !
Sérieux ! Le premier anniversaire de la Nouvelle-Russie, les
tribunes en révolte, papa tourne et un nationaliste, le musul-
man fanatique, tire sur papa. Ou alors le fasciste ukrainien ?
Après on arrêtait beaucoup, et exterminait !
C'est horrible !
Hein ?
Bah, oui, je trouve ça horrible, évidemment, mais...
Quoi ?
Écoute, Ivan, j'ai été obligé de me débrouiller sans vous pen-
dant des années ! Me dis pas qu'on a descendu la bouteille ?
T'en as encore ?
Ouais.
J'en prendrais bien une petite lampée.
Mais ta femme boit, frère, lui grogne Ivan à l'oreille.
Frangin, tu vois, avec Sonia, on rentre et je crois qu'on va se
marier, déclare le père dans un accès de loquacité alcoolisée
en renversant la tête contre le dossier et en écarquillant les
yeux dans les ténèbres.
Et pardon, frère, mais tes garçons ont besoin du foyer.
C'est ce que je te dis !

Écoute, frère, chez nous, derrière l'Oural, y a les camps spéciaux pour les enfants, c'est bon là-bas, le bon air ! L'éducation saine. Je fais envoyer tes fils, après tout, c'est mon sang.

T'es fou ?

Bon, devant l'Oural, d'accord. Comme tu veux. Et puis, frère !

Hm ?

Y a les femmes !

Quoi ? Comment ?

Ivan se lève, fourre ses grosses pattes dans les minuscules coffres à bagages... Le père se lève, contemple Sonia qui ronfle doucement et comme elle ouvre l'œil, il couvre ses yeux de la manche de son blouson, en un pas il est près des fistons et il ébouriffe la chevelure humide de l'aîné qui écoute le grondement métallique de l'appareil dans les ténèbres tout en contemplant l'obscurité.

Tu sais, je te cherchais, je me demandais comment tu allais te débrouiller dans la piscine... enfin, tu vas bien, c'est super ! Le ciel t'intéresse, je vois... Moi, quand j'ai pris l'avion pour la première fois, j'étais déjà grand. En dessous de nous, c'est à coup sûr l'ancienne Union soviétique, on n'avait pas le droit d'y aller, sauf comme pionniers, tu n'aurais pas supporté... Et ton petit frère ? Il fait dodo, tu t'occupes bien de lui, c'est parfait !

Il met fin à ses chuchotements, cahote jusqu'à son siège au gré des hauts et des bas de l'appareil qui tanguent, il voudrait bien rester tranquillement à sa place, mais il est brusquement frappé d'épouvante.

Il y a un général installé là. Tout bardé de médailles et de breloques il ôte une casquette plate de sa tête, libère ses boucles roussâtres, et oui, c'est Ivan, tout sourire.

Assis !

Il lui met sur la tête une toque de fourrure et lui étale puis lui colle quelque chose sous le nez et voilà que le père a une moustache... Puis il lui jette un lourd manteau sur les épaules.

Tu es Zochtchenko ! Sur le podium on va avoir les projecteurs, on va entrer l'Aïvaristan dans la Nouvelle-Russie... On va à la cérémonie, tu vois ? C'est la deuxième grande fête d'élargissement de la Nouvelle-Russie ! Et la fête de Checkspir, on aime Checkspir chez nous comme à l'Ouest.

Ah oui ?

La culture est le commun trésor de l'humanité, tu penses aussi ? Les grands artistes de la planète sont invités, toi, tu fais Zochtchenko ! Écoute ce que tu diras ! Et Ivan lit, le regard fixé sur son ordinateur portable.

Tout frémissants, tout pâles encore d'inquiétude, laissons la paix effarée respirer un moment... Désormais cette terre altérée ne teindra plus ses lèvres crevassées du sang de ses enfants ; les tanks n'écraseront plus... nos fleurs des champs.

C'est beau, non ? Comme le Henri de Checkspir, le Zochtchenko célèbre la paix ! Tu vas être parfait ! De toute façon les Aïvars comprennent rien.

Qui ça ? Les Avars ?

Les Aïvars. Et toi, tu es le grand frère slave ! Tout le monde aime Zochtchenko.

Les Tatares aiment Zochtchenko ? Ou c'est qui que tu dis ?

Les Aïvars. On va en Aïvaristan ! Le petit bout d'Ukraine, il se rallie volontairement à la Nouvelle-Russie maintenant ! C'est la grande fête !

Hm ! Mais depuis quand les cosaques jouent dans Shakespeare... proteste le père qui ajuste sa toque et tripote sa moustache.

Apprends ça !

Je t'en prie, je connais ça par cœur, c'est la première page d'Henri IV... bégaie le père qui a enfilé le manteau militaire et examine les énormes boutons argentés, la tête bien calée contre le dossier.

Aux bruits de l'avion s'ajoute le ronronnement de l'ordinateur d'Ivan installé sur ses genoux, ses médailles les plus basses cliquètent contre la machine et Ivan, les yeux rivés sur l'écran, s'assombrit à présent, secoue la tête, grommelle d'un ton mécontent... Van Damme annule !... Et Karel Gott aussi... Et Celentano ! Et Mel Gibson !... Frère, c'est la trahison ! Et puis notre papa... Il pose alors la main du père sur son genou et la presse délicatement. Il ne roulera pas à moto ! Ah.

Ivan regarde un moment son écran d'un air peiné, mais après une gorgée il s'égaie à nouveau et envoie une bourrade dans l'épaule du père.

Frère, tu veux être le ministre de la Culture de l'Aïvaristan ?

Quoi ?

Bah enfin, le ministre, il a la belle vie ! Le million de dollars en pots-de-vin et le saucisson tous les jours !

Arrête...

Nous édifions le spirituel État en Aïvaristan ! Ce sera l'oasis culturelle de la Nouvelle-Russie ! À côté des gueules noires, des gangsters de Louganda et de Donbassosso, hahaha ! Ce sera facile ! Mon frère ! La nouvelle patrie de toi, c'est chez moi ! Et moi, je serai le gouverneur de l'Aïvaristan !

Le général et futur gouverneur de l'Aïvaristan, ce coin oublié d'Ukraine, occupé par le peuple miniature des Aïvars, anciens nomades de la steppe, comme le père le comprend, s'installe confortablement, il continue à examiner les nouvelles qui traversent l'écran, mais à présent il a un léger sourire.

Et mon frère, tu peux écrire ! En russe ! Tu veux ? La littérature russe est la plus grande du monde ! Même à l'Ouest, ils savent. Tout le monde sait !

N'importe quoi !

Pouchkine !

Et votre grand littérateur, il était pas un peu basané, des fois ? Bah tiens, prenez des réfugiés, comme ça vous aurez peut-être un nouveau poète !

Tu es mauvais !

Écoute, Taras Chevtchenko, ça, c'était un poète. Il était né esclave et il portait un poignard dans sa botte. Ça donne des sujets pour écrire.

Frère. Je t'aime malgré que tu provoques. L'artiste peut se permettre. Ça te pardonne.

C'est alors qu'Ivan bondit de son siège, sa casquette plate cogne au plafond et ses vociférations recouvrent même le ronron de l'avion.

Oui, nous avons perdu le plus grand empire du monde sans la bagarre ! Nous avons perdu la puissance contre les jeans et les chewing-gums ! L'Ouest perfide nous avait mis à genoux parce que nous étions mous ! Mais Volodia Poutine change tout ça ! Oui, il nous montre la voie ! C'est la guerre religieuse et spirituelle ! Et Dieu est avec nous ! Le géant eurasiatique est debout ! Hourra !

Et Ivan envoie sa casquette en l'air des quelques centimètres qui le séparent du plafond, la rattrape, la met sur la tête, cligne des yeux et les écarquille, puis il tapote son oreille de l'index

et fait pssst... et il cligne à nouveau frénétiquement de l'œil en direction du père... et quand il se rassied, il plante le père dans son siège, il l'écrase, ses breloques s'enfoncent dans la poitrine du père à travers le manteau et la tenue de jogging et Ivan lui chuchote droit dans l'oreille, furieusement.

Et moi, mon frère, je veux acheter des marchandises dans la charmante région de Posázaví ! J'adore toujours Josef Lada ! Je veux vivre là. En Bohême. Je veux vivre ! Frère, écoute... J'ai de l'argent, des montagnes d'argent !

Et soudain, boum, boum, ils rebondissent puis foncent sur la piste d'atterrissage et c'est un miracle qu'un des deux frères, ou tous les deux, ne se tranche pas la langue avec les dents.

Sonia se lève, se couvre la tête dans les cahots, se faufile vers les fistons, les enveloppe et les retient dans ses bras, le gamin regarde par le hublot, sous un panneau de fer tordu, grêlé de petits trous et portant l'inscription WELCOME IN AĪVARIGOROD !, se dresse un véhicule blindé stationné sur un espace faiblement éclairé, puis les ampoules ternes s'éteignent l'une après l'autre... L'obscurité est traversée d'éclairs et de grondements, lointains mais acharnés, qui pénètrent jusque dans la cabine.

Dehors ils entendent des roulements et des explosions accompagnés d'éclats de lumière dans le ciel, ils descendent en dévalant un toboggan qui s'est déroulé devant la porte déverrouillée, Vaska rattrape la mère avec le petit dans les bras, il sourit sous son casque, lui aussi a enfilé un uniforme... Le gamin glisse et s'empêtre dans le long manteau du père, il le reconnaît immédiatement malgré son imposante moustache, dévisage les types en uniforme noir qui portent des kalachs en bandoulière et aussi de longs fusils.

Ils se glissent à la suite d'Ivan dans le véhicule blindé par un marchepied métallique, s'accroupissent sur un banc parmi d'autres types armés jusqu'aux dents, en un coup d'œil le gamin voit encore des éclairs qui fendent le ciel, les obus sifflent en hauteur et les survolent, l'un d'eux se fiche juste au bord de la piste et quand il explose, des éclats viennent tambouriner contre le blindage du véhicule qui s'ébranle.

Cramponnez-vous, les gosses, les hèle le père. Ça tire dans le coin ! Ivan, tu nous as amenés où, là ! ?

C'est les fascistes ukrainiens qui tirent les roquettes Grad ! Ils ne veulent pas laisser l'Aïvaristan à la Nouvelle-Russie ! Mais

ça fera comme la Crimée, ne crains pas, frère... Le véhicule blindé tressaute en écrasant un obstacle.

Sonia, tu dirais pas qu'on était mieux aux bains, hoquète le père, mais la mère ne l'écoute pas, elle s'attaque à la vodka de l'avion, entre deux gorgées elle pointe le père du doigt et étouffe de rire.

Comment t'es camouflé, tu parles d'une tronche !

Ils filent entre les hangars, près d'un ensemble de bâtiments sombres, s'engagent dans des rues tortueuses, dépassent une petite place et s'enfoncent dans les ruelles de la bourgade silencieuse.

T'as une gueule pas possible. On dirait un vieux cosaque vicelard !

Comment ça, vicelard ? C'est mon rôle !

Écoute, il faudrait voir à prendre le large d'Ivan et de ce Vaska, ils commencent à me taper sur le système, fait la mère, son blouson retombant sur son jogging rouge, elle incline la tête du gamin sur son épaule et tient le petit sur les genoux, les bidasses lui sourient de très près quand ils tanguent et se déportent dans les virages.

Mais je te dis que j'ai un spectacle ! On va à une fête ! On va jouer ! Ça te la coupe, hein ?

Ah, d'accord, pas de changement, rien de nouveau sous le soleil, on joue, O.K., éructe la mère alors qu'ils redémarrent un tout petit peu plus doucement.

Pas exactement, mes chers, Ivan leur sourit. Non ! Maintenant vous jouez pour votre vie !

Les rues sombres se transforment en un large boulevard. Pas un chat. Pas la moindre lumière. Ils longent une clôture de bois, les yeux du gamin glissent sur une banderole en tissu maculé. SHAKESPEARE 400 ! VOTEZ POUR LA PROSPÉRITÉ ! Son père déchiffre pour lui les caractères cyrilliques, ils passent devant une station de bus au verre éclaté, dans la lumière tamisée des phares du blindé le gamin voit le vent soulever de sous les roues des saletés, le plastique d'une bouteille, des tourbillons de mégots. Et ils débouchent sur une place, la surface gigantesque, parfois zébrée de lumières, ressemble à un lieu de ralliement pour géants.

Un blindé posté à une barricade de pneus leur fait un appel de phares, ils suivent la route jusqu'à un immense podium éclairé, des lumières sont braquées sur une banderole, le père traduit SHAKESPEARE – UNITÉ DE LA CULTURE ET DE LA LIBERTÉ ! – AÏVARISTAN – NOTRE PATRIE ! – BIENVENUE EN NOUVELLE-RUSSIE ! Ils font halte et quand le gamin jette un œil, il s'aperçoit que la place est bourrée de monde, des projecteurs l'éclairent par endroits, il reconnaît des casquettes, des chapkas, de ridicules couvre-chefs aplatis sur les têtes, il voit la foule qui ondule.

Ils s'arrêtent devant le podium. Sous une tente, il y a une voiture de luxe toute noire aux phares allumés. Et encore des soldats qui courent dans tous les sens. Il y a aussi une bande d'enfants. Le gamin saute en premier du blindé, qui s'est garé en marche avant face à la tente.

À présent, il entend distinctement la foule. Et il voit des gosses au teint basané sortir de sous la tente et monter sur l'estrade. Et des tas de fleurs. Les fleurs artificielles, assemblées à la va-vite par les pattes des gamins asiates, ont l'air de touffes et de balais filasse. Des filles en jupettes rouges, des garçons en costumes brillants se placent sur l'estrade en rangs et en cercles comme une bande de lutins agités sur la paume ouverte d'une créature gigantesque.

Et ce qui apparaît au gamin d'abord comme un murmure, puis comme le fracas d'une cascade, ce sont les applaudissements de la foule.

Ils se sont glissés hors du blindé comme d'une boîte de conserve. Vaska a extrait de la voiture noire et conduit vers eux un grand type blond au menton carré, au pif de boxeur et aux yeux écarquillés. La mère envoie un coup dans les côtes au père en désignant le blond. Au milieu des militaires butés, ce grand type a l'air de trotter sur un ballon, et en effet il trotte, il a une corde aux chevilles. Bien que Vaska, sourire aux lèvres, le tienne fermement par le bras, le type a un nœud coulant autour du cou et le bout de la corde est tenu par un jeune garçon habillé en vêtements flottants. Oui, c'est bien un petit moine sous son capuchon.

Tu sais qui c'est, ce type... bredouille la mère, la bouche entrouverte, en pointant le dandy du doigt.

Ivan se précipite sur le colosse et s'écrie : Mon cher Gérard ! et il se met à embrasser le type entravé sur les joues.

Hem hem, le père s'éclaircit la voix, approche d'eux tandis que la mère lui chuchote avec enthousiasme : C'est le vrai Depardieu ! Il tend la main droite et la fourre dans celle du type ficelé.

Ça va ? Je suis aussi komediant, dit-il, mais le type serré de près par Ivan ne lui jette même pas un coup d'œil, son regard est fixé sur la bâche noire au-dessus d'eux, à moins qu'il n'écoute les piétinements et les chants des enfants qui parviennent du podium plutôt sous forme de glapissements.

Ivan crie à l'oreille du père, le seul Gérard n'a pas trahi ! Il est la seule des stars mondiales qui soutient la Nouvelle-Russie ! Et toi !

Alors pourquoi vous l'avez saucissonné ? interroge le père.

On lui a donné les remèdes pour la sécurité, se renfrogne Ivan. Les remèdes forts ! Et au même moment il s'approche de façon inquiétante du père : Tu les veux aussi ?

Non !

Tu ne trahiras pas, frère... lâche Ivan entre ses dents et il est déjà en train de pousser Gérard Depardieu vers les marches, il bouscule Vaska qui tire par la taille le serviteur divin de Thalie et finit par coller une gifle au moinillon qui baisse les yeux et semble hésiter.

Et les voilà qui se faufilent vers le podium au milieu de la foule, le gamin derrière eux, ils se fraient une voie à travers une rangée de gamines tandis qu'une haie de garçons éclairée par les projecteurs se tient sur le devant de la scène et salue la foule invisible qui l'encourage de ses profondeurs en applaudissant et en poussant des cris de joie.

Et quand Ivan surgit parmi les filles, elles se dispersent comme des quilles, le père, en toque et long manteau, regarde autour de lui jusqu'à ce que Vaska le pousse et le propulse sur le devant de la scène avec les gamins, sous le cône d'un projecteur.

Ivan élève le bras du père et hurle dans le micro : Le grand Zochtchenko était complètement à l'Ouest, et il est revenu ! Quelqu'un siffle, mais on entend aussi des applaudissements, Ivan a la figure baignée de sueur, il empoigne ensuite le bras inerte du Maître né au pays du coq gaulois, Et le grand Depardieu ! Il revient de chez Volodia Poutine et Andreï Loukachenko ! Ils disent, salut à l'Aïvaristan nouveau-russe !

À présent les applaudissements recouvrent les rugissements parfois haineux, les sifflets et le tonnerre des voix, quelqu'un, peut-être pour les caméras, lance *Leave us, Russian VERMIN !* Un objet vole en direction du podium, les filles en costume folklorique font un bond en arrière, un autre objet atteint Ivan en plein front, les sifflets et le rugissement de la foule montent en vagues, quelque chose siffle autour de la tête du gamin et une des petites filles s'effondre. Des bouteilles de plastique voltigent, avec des chaussures, des bonnets, des toques, pas aussi énormes que celle du père... Vaska empoigne une gamine à couettes, la plaque devant lui au bord du podium et braque son pistolet par-dessus ses épaules à l'adresse de l'obscurité en contrebas, en réponse parvient à présent un rugissement vraiment effroyable... Les fillettes dégringolent les marches pour aller s'abriter sous la tente et quand le premier gamin en costume folklorique saute du podium dans la foule tonitruante, de nouveaux applaudissements, des rires même fusent, alors les autres gosses foncent vers le bord de la scène, dans leur élan certains sautent droit dans la mêlée tandis que d'autres redescendent précautionneusement.

Le gamin sent qu'on l'a pris par le bras, c'est le moinillon, ils s'élancent ensemble vers la tente, le père galope à leur suite, il s'est débarrassé de sa toque.

Et Vaska le Tyran s'agenouille devant le micro avec son pistolet. Comme des figurants, ses soldats en uniforme noir, arme pointée, s'alignent derrière lui. Le cône du projecteur balaie les visages et les corps qui se détachent de la masse sous le podium, ils s'enfuient en tâchant d'échapper à la fusillade et sous la tente, le moinillon plaque le gamin au sol.

Ivan, qui traîne le Français, les entraîne vers la voiture noire. Le blindé s'insinue dans un trou de la barricade à travers lequel la foule se précipitait, et il pulvérise l'obstacle... et l'auto fonce vers les ténèbres, scrutée par les lumières frénétiques du projecteur qui a visiblement totalement échappé à ses techniciens. Et ils roulent.

Ivan est installé au volant, le père appuyé contre lui, à l'arrière le gamin se blottit contre la mère qui étreint le petit frère, et paf, et boum ! Un type immobile est couché devant le barrage renversé, un autre, retourné comme un scarabée

et blessé aux reins, gigote des bras et des jambes, il cherche à se dégager de la route, mais ne parvient pas à se relever.

Et voilà que des maisons, des rues apparaissent aux alentours, puis ils foncent dans une montée à larges lacets, l'obscurité se transforme en lumière jaune trouble, le gamin aperçoit le croissant de la lune, les sommets aigus des rochers.

Ils continuent à monter, plus lentement, le père se retourne, tenant à la main un flacon dégoté dans son manteau, ses dents et ses yeux étincèlent tout près de son énorme moustache noire, il tend le flacon à la mère qui l'incline d'un geste généreux et en boit une lampée.

Le père en débouche un autre avec les dents, boit et passe le flacon à Ivan et le gamin voit une rigole de larmes perler sous le nez saillant du conducteur.

Vaska, le héros ! dit Ivan. Comme à Kiev, le héros... Et comme Ivan fait un large signe de croix, il lâche le volant, le père l'attrape de la main gauche tandis que de la droite il arrache le flacon de la bouche d'Ivan.

Aïe aïe ! Ivan écrase sa casquette plate de général contre sa nuque et c'est seulement quand il cesse d'émettre ses bruits de larmes ravalées que les autres entendent des cliquètements et des martèlements dans le moteur de la voiture.

Ils dévalent une pente raide, Ivan s'arrête juste au-dessus du ravin. Et il avance, dans le scintillement des étoiles tous voient comme il est livide, il ouvre le coffre, le moinillon se redresse aussitôt, puis tous les deux, ils extirpent et déplient à grand-peine le célèbre Maître tout tirebouchonné. Ils y parviennent cependant.

Le gamin et la mère, sortis en renfort, parcourent du regard les monceaux de saucissons, de jus de fruits, conserves, tubes divers, pâtés, cuisses d'oie ou de dinde sous vide, les caisses de vin... Avant qu'Ivan ne claque le coffre, la mère confisque un paquet de Gauloises.

Et le moinillon taciturne, à peine décoiffé, conduit le comédien entravé au bord du ravin où ils s'arrêtent tous deux à temps et se mettent à pisser dans le vide obscur. C'est à deux pas de la voiture.

C'est alors que la mère extrait des entrailles de la voiture un siège bébé.

Et elle dépose le petit qui vient juste d'ouvrir les yeux dans les bras de son frère. Le gamin tient son petit frère d'une main ferme, adossé à la voiture, le ravin juste en dessous d'eux, du coup il a des pensées, mais dans cette situation, tout le monde les aurait.

Il est super, ce siège auto ! dit la mère, le vent agite ses mèches de cheveux teintes. J'aime bien les produits français ! Ils sont de bonne qualité. Mais je peux plus sentir Ivan et Vaska. Et t'as remarqué l'odeur dans la voiture ?

Le moinillon reconduit l'acteur au véhicule pendant que le père et Ivan tiennent rapidement conseil.

On retourne et on massacre les saboteurs ! enrage Ivan.

Où est-ce qu'on va, là ?

À la Citadelle !

Pourquoi ?

Il y a mes héros là-bas. Les salopards, les Aïvars, ils ont trahi ! fulmine Ivan en balançant des coups de poing sur le capot. Et il explique que sur le chemin de la Citadelle, ils doivent traverser des villages aïvars où on le connaît bien. Son uniforme aussi. Les traîtres veillent aussi dans les ténèbres. C'est donc le père qui conduira. Le gamin s'installera à côté de lui, Ivan se couchera à leurs pieds. Et on empilera sur lui quelques couvertures trouvées à l'arrière.

Ils reprennent la route, la brise entre par les fenêtres, comme la lueur de la lune et celle des étoiles, le gamin couvre de son jogging le type à ses pieds, lequel râle et vitupère en slave d'un ton furibard. Il répète en boucle Ces Aïvars, ces Aïvars...

Je les comprends de pas te vouloir comme président, frère ! claironne le père en direction des invectives qui montent du plancher.

C'est pas les hommes, c'est les rats, les Aïvars !

Ils veulent pas de vous, c'est tout...

Mais les Ukrainiens, ils vont mater ces salopards !

Ah ah, ah bon...!

Trahison ! À coup sûr !

Écoute, frangin, les Ukrainiens, y en a des tapées, vous ne pouvez pas gagner, dit très sagement le père, mais il se tait aussitôt, dans le défilé, juste devant eux, les phares de la voiture éclairent un type juché sur un âne, tout gris, minuscule, la braise de sa papirosse au coin des lèvres et quand le père

évite adroitement les seaux suspendus aux flancs de l'animal, l'Aïvar les salue de son chapeau de paille.

Pas beaucoup d'Aïvars, ils ne peuvent pas gouverner seuls, ronchonne Ivan, puis il lance un couinement, le père a raté la pédale et lui marche dessus.

C'est tout vous, les Russkofs ! Vous ne savez que dominer, détruire, exterminer !

Quoi comment ?!

Mais ça se fait plus, ça !

Si !

Ça ne fonctionne plus !

Si !

On est au vingt et unième siècle, quand même !

Et alors !

Le père appuie sur le champignon, traverse le village comme une flèche, ce ne sont que quelques baraques, pas âme qui vive, les chiens à l'attache aboient, mais personne ne les regarde passer, personne ne s'attarde dans le noir.

Il y a un carrefour, un bus quitte juste la route asphaltée en piteux état pour traverser un pont de bois. Dans l'obscurité délayée par les rayons de lune, il y a plusieurs cars, visiblement bondés de voyageurs. Le père laisse passer les véhicules haletants.

Des tas d'Ukrainiens partent travailler en Slovaquie et en Tchéquie dans des bus du même genre, songe le père.

Hé ? Frère ?

On est à quelle distance de la Slovaquie ? Un jour ? Un jour et une nuit ?

Une tête sans casquette de général, elle est tombée dans un coin, émerge entre les genoux du gamin.

Ou alors deux jours ?

Regardez ! Ivan est livide, il a les yeux qui brillent. Il ne voit même pas les bus qui disparaissent dans le virage après le pont, il désigne quelque chose en hauteur.

Au-dessus du vallon, sous la lumière qui perce à travers les nuages, on voit une coupole sur laquelle se dresse une croix. Une bâtisse à pic.

La Citadelle !